

la Gueule ouverte

20 pages
5F
sans une ligne de pub

n°122 mercredi 8 septembre 1976 - suisse 3 FS hebdomadaire d'écologie politique canada 1,75 \$ - belgique 49FB - france 5F

SALAIRE GALERE MISERE



Serge Bois - Prevost/Viva

le vin aux mains des trusts pages 10-11 . . .
une exposition écologique : vivre
en douceur pages 14-15 . . . l'énergie solai
re . . . les luttes sur le terrain . .

Voyage au bout de la Brie

● *Dimanche. Une expérience. Passé la journée dans le petit bistrot d'une petite bourgade de Seine-et-Marne pour donner un coup de main à une copine. Le village, je le connaissais, j'en rêvais : tout groupé depuis des siècles, la vraie vie, la chaleur humaine, le contact permanent avec le voisin, la terre toute proche, les bêtes, les fleurs... Depuis que ma copine habite là, j'apprends que le contact humain, c'est plutôt cancans, espionnage et délations. Fleurs, bêtes et bons légumes, c'est comme partout : les jardins sont clos de murs, faut bien connaître, pour y entrer, résidents secondaires ou pépère à la retraite.*

Au bistrot, le plus petit du pays, le plus éloigné de l'église, on passe sa journée avec les marginaux. Non. Pas toi, le routard en rupture de famille ! Pas toi, le militant du joint ! Pas toi, le révolté chronique en chambre ! Il y a marginal et marginal. Ici c'est plutôt l'ouvrier agricole qui a son lit au-dessus de la grange, l'infirme qui a perdu une jambe dans un accident du travail, le pensionné, la mère d'une nombreuse famille aux pères absents... Tous, selon nos normes, plus laids les uns que les autres. Propres, très propres (nous sommes dimanche) mais laids. Bigleux, tordus, boîteux, baveux, chassieux. Vieux, bien sûr : entre cinquante et soixante-quinze ans. Sources de revenus modestes et hasardeuses, irrégulières, l'abolition du salaire est faite depuis longtemps, on a confiance : un petit boulot de temps en temps, un cadeau, une charité par ci par là.

Ce marginal-là se déplace en groupe de trois ou quatre. Depuis le matin jusqu'au soir du sacro-saint dimanche, on fait les bistrots, en tournant, toujours dans le même ordre à quelques variantes près : ça dépend dans quelle direction le vent pousse. La consommation est toujours la même, à une faible variante près : un petit rouge ou un petit blanc. C'est ce qu'il y a de moins cher : 1 F 20. La conversation ? Constante (ce sont des bavards) mais inaudible. En borborygmes mous où reviennent les mêmes syllabes, les mêmes mots dont aucun contexte reconnaissable ne vient éclairer le sens. Se côtoyant tout le jour, s'aimant peut-être, je ne crois pas qu'ils aient « échangé » trois phrases. Les mots sont faits pour être dits, pas pour être entendus. Mais comment les dire s'il n'y a personne en face ? Le copain est indispensable. Miroir. Mur où s'appuyer.

A mesure que les heures s'écoulaient, la tournée se précipitait, le coup de charme à la patronne avant de commander le petit canon s'abrégait. Le verre aussitôt servi, aussitôt avalé, on repartait vers le prochain abreuvoir. En même temps, le regard, très doux le matin, se durcissait, devenait presque méchant, fixe, froid. Puis les copains ont commencé à se chamailler, sans se comprendre davantage qu'au temps de leur connivence. Je suis repartie vers sept heures, sans savoir (mais était-ce nécessaire ?) comment se termine le dimanche au pays de la dérélition, au pays des oubliés de tout : oubliés de la grâce physique, oubliés de la fortune, oubliés de la culture, oubliés de la simple connaissance de soi, oubliés du choix, oubliés de toute forme de pouvoir. Rentrée à la maison pour travailler, je suis censée écrire une sorte d'édito pour « La Gueule Ouverte ». De quoi parle-t-on, cette semaine dans « La Gueule Ouverte », les copains ? Ben... De philo-socio-politique de l'écologie, comme d'habitude. Ah, bon, vous me rassurez. Mettez m'en une douzaine que je me rendorme.

Isabelle Cabut

comment empêcher que le travail ne dissimule toujours plus efficacement l'absurdité d'une production qui multiplie les raisons de travailler

DES que l'écologie pense politique, la notion d'écart apparaît. L'écart qui sépare la sécurité qu'on nous promet toujours plus totale et celle dont nous avons vraiment besoin. L'écart qui engouffre tout le travail que nous fournissons et des quantités toujours plus colossales de ressources naturelles.

Il faut bien avouer cependant que cette notion d'écart n'a guère réussi jusqu'ici à engager l'écologie vers une remise en question proprement révolutionnaire. Elle s'est chaque fois comme cristallisée dans une sorte de morale de la pauvreté. Les démagogues ont beau jeu, après cela, de nous dénoncer comme doux dingues. Quant aux capitalistes, ils ont retenu la morale et négligé la pauvreté. Des installations anti-polluantes par-ci, des poubelles par-là, moraliseront désormais production et consommation. Créant de nouvelles industries et de nouveaux emplois. Et de nouveaux profits.

Comment penser l'écart sans faire figure de tristes et sans risquer la récupération ?

Suivons un instant l'hypothèse favorite de l'écologie. On réduit la consommation au maximum. On ne travaille plus que ce qu'il faut pour satisfaire les « vrais » besoins.

Les solutions proposées vont alors en gros du retour à la simplicité primitive à l'éco-fascisme des communautés ayant définitivement évacué le superflu. Scientifiquement si possible...

Vous connaissez. Mais ce que l'euphorie imaginante masque chaque fois, c'est la nouvelle surenchère dans l'autre sens, et que le mouvement vers plus de simplicité manifeste lui-même un écart. Inversé : le citoyen qui ne boit plus qu'avec ses paumes est supérieur à celui qui se sert encore d'unealebasse, celui qui se chauffe au solaire vaut davantage que celui qui en est encore au charbon... On se masque le fait irréductible qu'aussi près serait-il de l'extrême limite de la simplicité - ce qui n'est pas déjà si simple ! - celui qui voudrait « vivre comme une bête », par exemple, ferait encore l'homme par son désir même d'être une bête. Tout comme nous avons dérisoirement manifesté notre humanité, jusqu'ici, en jouant aux dieux maîtres et possesseurs de la nature.

Sur le plan de la stricte écologie, on peut évidemment considérer comme un mieux tout ce qui peut réduire les frais. Mais une amélioration de caractère écologique qui ne s'assortit pas d'une conquête politique, ce n'est rien. Que vous couriez après le moins au lieu de courir après le plus, quelle différence, si vous ne pouvez échapper à la course ? Le milieu naturel sera préservé, peut-être, mais il y a toutes les chances pour que le milieu humain le soit aussi : dans son sens actuel, malheureusement, avec les mêmes formes d'oppressions aggravées par le puritanisme.

Il faut en prendre notre parti. L'écart existe. Il existera

Une Sécurité de Cimetière



Patrick Bruchet/Viva

toujours. Il est le fonds de toute l'aventure humaine : du meilleur et du pire. Mais il n'y a pas lieu de s'en offenser. La révolution écologique, c'est aussi retourner les motifs d'angoisse en motifs de jubilation. Considérons donc plutôt l'écart comme un rideau de scène. S'il se refermait totalement, le spectacle serait terminé. Nous ne ferions plus tant d'histoires pour si peu, sans doute. Mais il n'y aurait plus d'Histoire du tout !

Ce n'est pas une raison, naturellement, pour accepter sans broncher qu'on s'y taille des empires. Nous lutterons donc contre le pouvoir quasi-discrétionnaire d'industries et d'institutions qui le meublent à leur profit en exploitant à fond le délire collectif d'une sécurité toujours plus sophistiquée. Mais en nous gardant soigneusement de faire de l'écologie le prétexte de la sophistication suprême, le support d'une politique d'exploitation hyper-rationnelle, fondée sur le calcul exact de nos besoins et de nos ressources.

Parlons net. Ce fameux écart, il s'agit bien pour nous aussi de le contrôler. *N'est-il pas le lieu où tout pouvoir s'établit ?* Aucune politique conséquente ne peut se dispenser d'y introduire une

forme ou une autre de contrôle. Mais ce ne peut être, dans notre hypothèse, qu'un contrôle absolument inédit, sur le principe d'un mode d'association tel que l'écart en question ne soit plus dissimulé sous des paquets d'urgences plus urgentes les unes que les autres, mais tenu toujours comme à découvert.

A découvert, et l'objet même d'une découverte sans cesse recommencée. Découverte toute pratique, au moment de décider d'une fabrication, du maintien de tel usage, de telle institution. Une découverte qui deviendrait la raison d'être de tout ce que nous produisons.

Le renversement est ici total.

A quoi sert en effet aujourd'hui le travail ? La réponse est au niveau des luttes ouvrières. Vous avez le droit de contester votre salaire. Vous pourrez, à la rigueur, remettre en question la distribution des tâches. Mais jamais, au grand jamais, le motif de ce que vous produisez, la distance que votre travail contribue encore à accroître entre vos besoins élémentaires de sécurité et la façon dont on vous oblige à les résoudre. Tabou. Aussi bien d'ailleurs du côté de syndicat que du côté du patron. *C'est qu'en fait tout le*

travail a pour but essentiel de refouler le sens de la production, d'en interdire la lecture aux travailleurs. Le salariat formant bouchon, comme nous l'explique Berger dans ce même numéro, par le double effet de la dépendance vis-à-vis du patron et de la concurrence entre travailleurs.

Mais comment réussir cette lecture ? Comment la faire basculer en pratique ? Comment empêcher que le travail ne dissimule toujours plus efficacement l'absurdité d'une production qui multiplie les raisons de travailler ? Comment l'empêcher de créer toujours de nouvelles zones d'insécurité ? Comment en finir avec ses violences ?

En en faisant l'instrument du contrôle lui-même. En conduisant à travers lui une interrogation proprement écologique qui le replace dans sa vraie fonction : réduire les dangers que chacun de nous court en tant qu'animal social sans que cet effort en crée de nouveaux. En transmutant son délire en sagesse, sinon en franche rigolade.

Car nous travaillerons toujours de trop. Et nous ne pourrons jamais faire autrement, même en ramenant à deux heures par jour la durée du temps de travail obligatoire : ces deux heures-là seront encore occupées par une foule de perfectionnements plus ou moins utiles, adornées par le désir de bien, de mieux faire, par des rituels relevant de la magie et soigneusement dissimulés sous des impératifs technologiques. Par un décor gratifiant destiné à nous prouver que nous sommes dans la bonne voie et à nous apporter cette sécurité morale sans laquelle la matérielle n'aurait aucun goût. C'est ça, l'écart, et ça devrait être marrant. Constaté que nous en remettons toujours un peu, sinon beaucoup, comme à plaisir, et que ce plaisir s'inquiète d'en être. S'apercevoir de notre compulsion pour les impératifs, du côté bouffon de toutes nos entreprises, qui nous

conduisent inmanquablement à nous sacrifier, et les autres, et les choses avec nous, quel que soit l'idéal qui nous anime. Fût-il écologique !

Ça devrait être marrant. Mais ça ne l'est pas : l'Histoire n'est qu'une longue succession de bouffonneries cruelles, auxquelles on ne renonce que quand on n'en peut plus - si encore on a la chance d'en survivre. Une longue suite d'expériences malheureuses...

S'il ne manquait pourtant à ces expériences, pour être heureuses, que de prendre un caractère franchement expérimental ? Pour l'instant évidemment, dirigées par des bouffons de première classe, il n'est pas question d'en discuter. On les subit, et les bouffons de première classe eux-mêmes, à qui la grammaire, la syntaxe des institutions, techniques et symboles, des expériences minuscules qui engagent tout le reste, des usages, en un mot, demeurent impénétrables. Il faut, on doit. Pas moyen d'essayer-pour-voir. Aussi bien dans les petites que les grandes choses, l'écart est encore comme inaccessible.

Si on pouvait s'en emparer ? Et tenir fermement à l'esprit que rien ne mène jamais à rien, que l'homme est une passion inutile et que c'est une excellente raison pour qu'elle soit joyeuse ? Si on pouvait faire sa critique au jour le jour, apprendre le travail méchant qui meuble les écarts qui tuent, repérer les écarts gentils qui appellent au travail qui crée et recrée... ?

Simple questions. Mais s'il y a un horizon pour l'écologie, il est là. Dans la mise en place d'institutions qui dénouent la violence de toutes nos entreprises, leur fanatisme. Qui nous éduquent au doute et l'humour. Et bannisent cette sécurité de cimetière qui est devenue la nôtre.

Dans une société expérimentale, où on se souviendrait que les révolutions tristes ne sont pas des révolutions.

Lambert

Une Sécurité de Cimetière

le corps, la solitude, la mort

L'histoire n'est jamais que celle de nos écarts. Celle des représentations que nous nous faisons de nos besoins. L'histoire de tout ce dont nous avons besoin tantôt pour exalter, tantôt pour contenir nos besoins élémentaires. L'histoire de toutes les conventions et de toutes les techniques - celles-ci engendraient celles-là et réciproquement - qui, sous couvert de progrès, viennent masquer que nous sommes et serons, toujours aussi démunis que nos ancêtres à l'endroit de réalités comme le corps, la solitude et la mort.

une production dramatique

Il faut entendre le mot de production au sens qu'il a dans les milieux du spectacle. La production est faite pour signifier nos besoins, les magnifier, les inhiber. Pour nous les représenter à travers des objets, des services, des usages, des institutions, qui comptent moins pour eux-mêmes qu'en tant que signes. Signes de puissance, d'intelligence, de modernité. Signes de sécurité, qui finissent par constituer une sorte de monnaie, que nous nous procurons par la monnaie intermédiaire du salaire. Une monnaie de sécurité qui a ses étalons-or et ses inflations et devient ainsi, comme n'importe quelle monnaie, à la fois le miroir et la cause.

le principe de sécurité

Le travail est à la production ce que les mains sont à la tête et les techniques aux conventions. Indissociables. On peut donc espérer modifier le sens général de ce que nous produisons en pesant d'une certaine façon au niveau du travail. Mais c'est insuffisant - toute l'histoire ouvrière le prouve - si on n'a pas découvert la base commune de l'interaction. Cette base, c'est le principe de sécurité. En apprenant à déchiffrer les indices de sécurité que nous produisons, nous avons le moyen de remettre en question dans sa totalité l'emploi que la société fait de nos existences.

posséder les moyens de production ne suffit pas

Tout en englobant leurs apports, la révolution écologique commence exactement où se sont arrêtées jusqu'ici les politiques inspirées uniquement par l'« économie ». La possession des moyens de production ne suffit pas et ne suffira jamais en elle-même à modifier ce que ces moyens produisent. Toute tentative de récupérer ces moyens au service d'une révolution risque fort, comme le prouvent tous les exemples historiques, de produire l'effet inverse : la récupération de la révolution elle-même par des formes d'exploitation que les moyens de production ont pour but de perpétuer et d'aggraver. C'est ici qu'il devient urgent de mettre en œuvre des associations d'un type nouveau, que l'abolition du salariat garantirait pour une part de retomber dans les ornières de la production, comme l'indique l'article de Claude Berger, tandis qu'un appui leur serait donné par une éducation écologique véritablement populaire, dont nous manifesterons les principes et la pratique dans nos prochains numéros.

quant à Baudrillard...

Dans le dernier numéro, Arthur nous a servi des citations de « L'échange symbolique et la mort » (N.R.F., coll. « Idées », 48 F à la FNAC). Décryptage difficile... Vous mettez probablement moins de temps à lire dans sa totalité « Le système des Objets » (Denoël-Gonthier, coll. « Médiations », n° 93, 12,50 F) dont la lecture peut servir de lumineuse introduction aux critiques d'usages et à la notion d'écart.

la pollution c'est le salariat

On passe des heures ennuyeuses, fatigantes, en état de soumission, dans la seule attente de la sortie du boulot et de la monnaie finale. Sans broncher. Sans rire et sans chanter. « Faut bien vivre », comme on dit. Or la plupart des produits fabriqués sont socialement inutiles du point de vue d'une société non salariale puisque leur seule utilité est ici marchande : elle enchaîne le salarié à la consommation pour réaliser en argent le travail gratuit qu'on vient de lui prendre ! Qui en profite ? Le capital et toute sa hiérarchie salariée qui use du savoir et du pouvoir. Par ailleurs, dans le cadre du salariat près de la moitié des salariés ordinaires passe son temps à surveiller, à contrôler un travail fait sans motivation et sans passion dans le désintérêt total ou à comptabiliser et vendre le surtravail des autres afin de le transformer en marchandise et en argent. On mesure l'énorme gâchis de temps de travail, sans parler de celui consommé par l'oppression étatique, par la centralisation économique et le gigantisme des échanges de la société salariale. Supprimez le capital et le salariat, le salaire et l'argent, l'Etat et l'économie de marché des produits, inséparable de l'économie de marché des hommes, et vous libérez une masse énorme de temps de travail. Ajoutez le temps disponible de tous les reclus qui voudraient bien produire un peu mais pas trop, les vieux, les enfants, les handicapés, les femmes vouées au rôle de reproductrice ou de gardienne au foyer, mettez toutes les hiérarchies au travail productif et vous aboutissez au compte suivant : deux heures de travail par jour pour la production de biens socialement utiles suffiraient amplement pour vivre enfin dans une société non-salariale.

E SCLAVAGE, servage, salariat : où est la différence ? Dans les chaînes, dans l'aveuglement. Esclaves et serfs savaient - c'était visible à l'œil nu - qu'ils fournissaient gratuitement la plus grande partie de leur travail aux maîtres et qu'on les y forçait. La révolte était claire : il s'agissait d'en finir avec la servitude.

Le salarié, lui, ne voit rien, ne sait rien, ne veut plus rien. Même ses luttes finissent par l'enchaîner davantage au salariat. La rétribution par le salaire engendre en effet des miracles. Elle cache le travail fourni gratuitement. Le salarié se croit rémunéré pour son travail, tout va donc bien. S'il « prend conscience » qu'il est lésé, que va-t-il réclamer ? La suppression du travail gratuit ? Non, un salaire plus fort ! Plus d'avoir au lieu de plus d'être. *C'est le cercle vicieux qui commence.* Tout le syndicalisme s'est engouffré là-dedans. Comme l'employeur ne récupère le travail extorqué que transformé en argent par la vente des produits, il lui suffira d'augmenter le prix des produits pour ne rien perdre - c'est l'inflation ; puis de renouveler l'arsenal des besoins et des marchandises tout en recherchant de nouveaux marchés du travail, de nouvelles techniques plus riches en travail gratuit - c'est alors l'expansion sophistiquée.

Le travail salarié est la vraie, la seule matière vivante du capital. Toute technique, toute énergie, tout produit ne valent pour lui que par leur richesse en travail gratuit, en surtravail. Le salariat est donc la pollution des pollutions, le ver au pied de l'arbre pourri, le moteur du tout explosif. Il ne peut être qu'anti-écologique. Mais c'est aussi en soi la pire, la plus viscérale des pollutions. *Elle pollue le salarié du dedans*, elle l'aveugle, elle l'enchaîne, elle le mutile de l'intérieur ; elle l'épuise en même temps que la terre.

Car contrairement à l'esclave ou au serf, le salarié ne va pas se croire forcé d'aller s'enfermer à l'usine ou au lieu de travail. Il y va de lui-même. C'est un immense progrès qui donne au patron une figure de donneur d'emploi (« je te donne du travail, si tu n'es pas content tu vas voir ailleurs ») et au salarié deux petits sentiments de « libre » disposition de sa personne : la mobilité du travail et l'illusion de réalisation personnelle dans l'acte d'achat (« je vais voir ailleurs si le salaire est meilleur », et « en sortant du boulot, j'irai à Carrefour pour voir si c'est moins cher »). La rétribution par le salaire accomplit des miracles : elle constitue le salarié en « individu » qui n'a par définition aucun droit de regard sur la production, sur les besoins, sur les modalités même de l'existence. Il est là en apparence pour « lui », pour « ses » besoins ; comme si ceux-là n'étaient jamais déterminés socialement. Il n'est pas là pour le travail, qui ne peut avoir ici aucun sens social et communautaire, *il est là pour le salaire.*

L E tour est joué. Pas besoin de milice pour forcer à bosser et fournir le travail gratuit. Le patron privé ou d'Etat n'est plus un ennemi radical. Entre lui et le salarié, il y a le gri-gri du salaire. Un véritable tabou. Le système pousse même le salarié à ne pas trop se batailler pour ne pas perdre l'emploi, ou au contraire à batailler pour le conserver. C'est la prison auto-consentie et bientôt auto-gérée. On réclame du travail ! 40 heures en 36, près de 44 en 76 pour les non-chômeurs. Sur un tel système, la religion du travail, du productivisme et de l'emploi pousse tout seul et fleurit autant dans le patronat que dans le syndicalisme. Celui-là s'est donc engagé dans une « grande bataille pour l'emploi », au lieu de s'acharner à développer une union réelle des chômeurs et des salariés actifs pour réclamer une rétribution uniforme pour tous.

Ça heurterait de front les classifications et la sacro-sainte division du travail (le même geste de travail toute la vie) ? Mais le salariat - donc le capital - repose là-dessus : sur la division, sur la concurrence des salariés dans les « boîtes » ou à l'air, sur le marché du travail. C'est vrai qu'une telle union déborderait sur la vie, hors du cadre syndical étroitement institutionnalisé. Mais le salariat repose sur la division entre ce qui serait syndical, politique et existentiel : sur la vie en miettes, sur l'atomisation, la décomposition de l'existence.

C'est là que l'Etat sert à quelque chose. Pas de salariat sans une machine qui vous prend le pouvoir de votre existence et ne vous le rend pas. Sans une machine qui organise la décomposition sous le masque de la « communauté sociale » qu'elle détruit sans cesse. Pas de salariat sans Etat. Pour former à la concurrence sur le marché du travail et à l'enfermement dans l'usine, cette machine essentiellement capitaliste, il faut la gestion étatique de l'enfermement institutionnel familial, scolaire, asilaire, militaire. Il faut la réclusion des déviants, des handicapés, des vieux et des femmes reproductrices. Ça forme à la compétition, à la soumission, à la discipline. De lui-même, le libre salarié-citoyen-consommateur ira au boulot. Le salaire, l'Etat, la marchandise agiront du dedans. Comme le cancer, l'ulcère ou la carie dentaire ; au Moyen-Age, la force armée venait du dehors comme la vérole ou la peste. Le salariat et ses maladies, c'est un grand progrès.

Claude Berger

Toujours plus d'absentéistes malgré la crise.

En France, près de 29 millions de journées de travail ont été perdues en 1973 pour cause d'absentéisme. Soit dix fois plus que pour fait de grève pendant la même année.

(« Le Nouvel Economiste », n° 1, 13 octobre 75)

Ludmilla Kita, 60 ans, OP3 chez Lip :

« Aujourd'hui les copains voudraient bien récupérer l'usine. Je ne peux pas dire que personnellement, je m'en fous, mais qu'est-ce que vous voulez ; moi, j'ai 60 ans et puis l'usine, c'est la destruction de l'individu. On est bien obligé de passer par là, il faut bien que les gens gagnent leur vie. Je souhaite qu'on retrouve l'usine... malheureusement pour eux... »

(« Les Lip parlent », Stock 2, coll. Lutter)

Les jeunes Français répugnent de plus en plus à exercer des emplois dans les fonctions de production. Telle a été la principale conclusion d'une conférence-débat organisée par la Chambre de Commerce de Paris.

(« Les Echos », 29 mars 75)

Le « turn over » inquiète sérieusement aussi les industriels.

Il a doublé dans l'automobile américaine. Chrysler a fait savoir en 1970 que près de la moitié de son personnel était parti en 1969 avant d'avoir achevé ses 90 premiers jours de travail. En France, dans certains secteurs, comme la construction électrique, le taux oscille autour de 30-40 %.

(« Les Informations », n° 1454)

« L'exercice classique du commandement est rendu plus difficile par le refus croissant des salariés de s'identifier à l'entreprise. »

« Des expériences en cours dans les entreprises montrent que la liberté d'expression est parfaitement compatible avec l'exercice efficace de l'autorité hiérarchique. »

(Rapport Sudreau)

Le premier besoin de la France

« ...est un meilleur consensus social. Le rôle de la réforme de l'entreprise est d'y contribuer. »

« La réforme de l'entreprise doit enfin servir directement à la relance de notre économie. »

(Pierre Sudreau, « L'Expansion », n° 93)

« Enfin, l'aspiration générale à une participation à ces niveaux élémentaires de l'activité collective peut, le cas échéant, se traduire par la constitution d'équipes semi-autonomes, prenant en mains l'organisation des tâches dans le cadre des objectifs fixés par la hiérarchie. »

(Rapport Sudreau)

le vrai communisme

l'abolition du salariat a-t-elle été tentée ?

La plus grosse mystification du siècle, c'est de prétendre faire du socialisme en conservant le salariat. Le problème est qu'il n'y a pas de capital sans salariat et inversement. Inciter donc à de telles croyances est du même acabit que de parler de la « suppression du féodalisme par la nationalisation des propriétés des grands féodaux... sans abolir le servage. Le plus ou moins d'autogestion ou de participation accordé aux serfs récalcitrants pour les motiver aux corvées ne change rien à la servitude. Même chose pour le salariat. Imaginez une usine autogérée fabriquant des matraques de C.R.S. ou des gadgets qui s'usent très vite dès qu'on s'en sert, avec à la tête un patron autogestionnaire et toujours des salaires. Donc une fois pour toutes, nous sommes dans une société salariale et non pas - seulement - de « profit », « industrielle » ou « capitaliste ». De la même façon que la société féodale ne fut pas seulement de privilège, agraire ou artisanale, mais de servage.

C'est important d'annoncer le comment de la mise en servitude. Pour en finir avec lui. Pour démythifier le creux des mots qui nous abusent. Tenez, on nous parle souvent de « transition vers le socialisme » : pas possible ! Entre l'esclave et le non-esclave, entre les salariés solitaires et soumis et les producteurs librement associés et fédérés, il n'y a pas de transition possible. Parler de transition, c'est mettre de côté l'abolition du salariat, changer la façade du capital, supprimer son caractère privé, l'étatiser. Si le salariat devenait salariat d'Etat, ça ne changerait rien au mode de servitude et d'atomisation de l'existence. A l'ennui au travail, aux travaux socialement inutiles, à l'abnégation sur le salaire, à la soumission aux autorités et autres « impératifs économiques et étatiques ». Ça renouvellerait un peu les hiérarchies : les bureaucrates au lieu des actionnaires. Les cadres, ça reste, ça suit les uns ou les autres. Et puis tout n'a qu'un temps. L'ordre revient vite, il faut savoir attendre. Fiat est à Moscou, Nivéa et Shell à Budapest. Et Pékin ? Ça vient, merci.

Le communisme primitif fut sans doute la plus belle expérience jusqu'à son écrasement par les sociétés esclavagistes, de servage ou salariale. On ignore cependant très souvent qu'un véritable mouvement d'abolition du salariat et de collectivisation agraire embrasé une grande partie de l'Espagne en réplique au coup de force fasciste de 1936. La prédominance d'une grande sensibilité libertaire, les échos des idées de la

Première internationale et des idées de Marx, Engels, Bakounine, l'influence de Kropotkine, la force de la C.N.T. et du mouvement anarchiste et le succès de leurs militants à Barcelone contre les putschistes favorisèrent cette révolution sociale de même que la déliquescence de l'Etat bourgeois, républicain.

En Aragon, dans les pays du Levant, en Castille, un prodigieux mouvement de socialisation collectiviste se répand dans les campagnes. Pour ces trois régions, on comptait 1 600 « Collectivités » agraires. En Aragon, la fédération des 400 Collectivités regroupait 275 villages, soit 141 130 familles affiliées. Les principales mesures adoptées furent :

1° Suppression de la monnaie au sein des Collectivités et constitution par un apport général d'un fonds commun de marchandises et de ressources financières devant servir aux échanges avec d'autres régions et avec l'étranger. Edition d'un carnet unique de consommation, valable pour tous les collectivistes.

2° Regroupement autour de l'organisation communale, élimination des limites traditionnelles des villages entre eux ou redécoupage administratif en fonction du mouvement.

3° Mise en commun de tous les instruments de travail, dont la terre et les matières premières. Enfin mobilité de l'excédent de main-d'œuvre d'une collectivité à l'autre.

Les petits propriétaires restaient libres de ne pas adhérer à condition de ne pas employer de salariés. Les grands principes étaient la fédération, la solidarité, l'entraide, l'égalisation des conditions de vie, la collectivisation. Une association fut créée pour favoriser les activités d'ensemble des Collectivités en matière de formation, d'éducation, de culture, de loisir et d'échanges et d'entraide avec les Fédérations extérieures et internationales.

Ce mouvement connut les vicissitudes de la Guerre civile et subit les effets de la participation des directions anarchistes au Gouvernement, qui accordait dans les faits la prééminence à la cohésion étatique sur la révolution sociale dans la lutte contre le fascisme (1).

Dans les zones industrielles, le mouvement n'alla jamais jusqu'à cette « abolition du salariat ». On en resta à la prise en mains des usines par les syndicats, avec quand même de belles initiatives libertaires que Gaston Leval, militant et écrivain anarchiste, caractérise ainsi : « un néo-capitalisme ouvrier, une autogestion à cheval entre le capitalisme et le socialisme » (2).

un mouvement anti-salarial existe-t-il aujourd'hui ?

Un certain nombre d'ouvriers et de petits paysans agissent contre la concurrence salariale et réfléchissent au contenu de luttes anti-salariales. « Qu'est-ce que ça veut dire lutter pour l'emploi à Roanne et à Brignoud quand une usine Rhône-Poulenc doit déménager d'ici à là, dans une usine de la Société française des Non-Tissés », demandent les ouvriers de Roanne à ceux de Brignoud. Les mêmes proposent d'organiser des échanges permanents entre salariés. Un lieu collectif de lutte est en place dans la région. On y installe un four à pain pour, à partir de la fabrication du pain et sa prise en charge collective, favoriser les échanges et l'entraide entre petits paysans et ouvriers en posant la question essentielle : « produire, pour qui, pourquoi, combien, comment ? » (3). Une rencontre a eu lieu récemment pour débattre de ces problèmes entre ouvriers de différents coins de France, petits paysans et sympathisants. Une plus large est prévue pour bientôt.

l'usine, machine essentiellement capitaliste

Ce n'est jamais la technique qui tranche. Elle suit. La taille, l'implantation, la fermeture du lieu, les techniques de travail, dépendent essentiellement des rapports du capital et de sa matière vivante, le travail salarié. L'usine, outre ses grilles, est généralement monoproduitrice, quand elle ne fabrique pas des éléments totalement disparates d'assemblage. Par contre, la bourgeoisie a inventé les grands magasins, pour faire tout elle-même. De l'industrie, à la banque, au commerce. On peut très bien concevoir des lieux de production ouverts, polyvalents, répondant aux besoins des communes d'une société non-salariale. Et aussi admettre les propos de Murray Bookchin (4) sur la possibilité d'instruments industriels polyvalents respectant les équilibres naturels et capables de servir les communes de base.

(1) « Les enseignements de la révolution espagnole », de Vernon Richards, 10/18.

(2) « Espagne libertaire », « 36-39 », de Gaston Leval, Ed. du Cercle, Ed. de la Feuille de vigne.

(3) On peut se procurer des brochures sur cette question en écrivant à Claudy Dumas, ouvrier R.P.T. à Villefontaine, « Le Bois », Renaison, 42370, contre 2 F plus frais de port.

(4) « Vers une technologie libératrice », Editions Parallèles. Et « Pour une société écologique », Editions Christian Bourgois.

Mode d'HIVER

madame

EMBALLAGE



L'ETE COMTOIS

3. rendez-vous en 1978 ?

L'Hexagone venait d'entrer dans l'été et pour beaucoup de vacanciers, la sécheresse signifiait palabre paysanne. L'inquiétude était surtout de savoir s'il y aurait des barrages sur les routes des plages. Arrosées de fuel, des tonnes de pêches pouvaient brûler. Depuis longtemps le gaspillage démontrait une habitude. Des agriculteurs pouvaient s'affronter avec la police. Depuis longtemps l'émeute apportait un spectacle. L'Hexagone ronronnait et ses sujets somnolaient, dans les sables du rêve programmé.

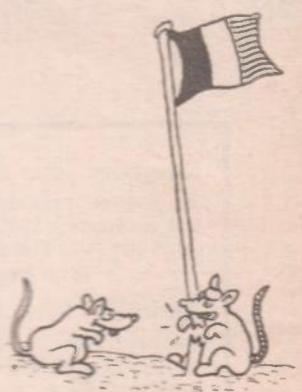


La couleur s'annonçait, l'enquête piétinait, des démentis formels mais tout aussi mystérieux, contre-attaquaient, et à la confusion, s'ajoutait l'imbroglio de l'affaire de Traves. S'agit-il d'un canular ? Ces événements émanent-ils d'un groupe de nostalgiques de la fleur de lys, si paradoxal que cela puisse être au premier abord ? Tripatouillage de l'extrême-droite ? De fausses pistes sont-elles semées pour détourner les curieux des vraies ? S'entrecroisent-elles même ? Ou quoi ? Le panier à hypothèses est déconcertant et je ne m'avancerai pas à en retirer une. A plusieurs reprises dans ce journal, j'ai traité des racines de mon terroir et ne me cache pas de me sentir plus franc-comtois que français. Mais si je dois rallier un mouvement régionaliste, ce sera à la condition qu'il soit sincèrement éco-libertaire. Et je suis persuadé qu'il peut naître.

Préparées par un long travail d'information, qui ne fut pas entrepris, ces actions auraient été sympathiques, et ce « Mouvement Autonomiste Franc-Comtois » qui les revendiquait, aurait su, au moins, se gagner la crédibilité à la critique. Troublant, ce mouvement revendiquait également, toujours par communiqués téléphoniques aux agences de presse, l'attentat contre la section locale CFDT de Besançon et affirmait : « Alors que nous sommes la seule province de France qui possède un commerce extérieur présentant un bonus de 270 %, l'Etat français, véritable sangsue des provinces riches, nous donne en échange des SS, des Bolchevistes, des Nord-Africains. Il y a 18 % d'étrangers à Montbéliard, 35 % à Sochaux. Nous en avons assez ! Vive la Franche-Comté libre ! Nenni ma foi ! ».



Il y avait la Corse et la Bretagne. Brusquement, il y eut la Franche-Comté et sa presse régionale ne tiqua pas. Pour elle, ce n'était qu'un élément de plus à « cette mode rétro ». Dans la nuit du mardi 27 juillet, un violent incendie détruisait un chalet abritant le Syndicat d'Initiative des Rousses, commune touristique du Haut-Jura. Quelques jours plus tard, la porte du garage de la sous-préfecture était endommagée par un tas de chiffons enflammés, et un belvédère, à Cinquetal, ravagé : la lunette optique brisée, et un mat à étendard français scié. Plusieurs semaines auparavant, des milliers de sapins plantés sur des terres à pâtures achetées par des Hollandais étaient arrachés. Un sigle, MAFC, en peinture bleue, signalait ces actes, sur les murs de maisons et la chaussée des rues et des routes.



L'entité franc-comtoise ne consiste pas en un problème linguistique particulier (sinon en de nombreux et variés patois d'où aujourd'hui disparaissent) et culturel en général (les briques communes entre le Haut-Jura et la Haute-Saône sont rares), mais plutôt en un esprit d'indépendance typique. Lui collant une analyse économique et les constatations écologiques, alors le puzzle imaginé par nos maîtres politiques commencerait à apparaître.

Attention !
 « La Gueule Ouverte » change d'adresse
 nous voici maintenant :
 117, avenue de Choisy
 75013, Paris
 (metro Colbiac)

GAUCHE PLEURE MISERE



Pour la plupart gens de gauche se disant progressistes, mes instituteurs et mes professeurs successifs dans mon adolescence ne m'ont jamais enseigné le massacre des Albigeois, comme ils ne m'ont pas instruit que la première bombe de l'humanité occidentale fut lancée par les troupes françaises en 1636 contre les fortifications de la capitale comtoise encore libre. Mes érudits l'ignoraient probablement et, s'ils remplissaient à merveille leur rôle d'éducateurs sous l'œil vigilant d'un Jules Ferry, je conserve envers certains la marque de réflexions désagréables relatives à mon accent traînant. Il est ainsi parfois de bien minuscules détails qui suffisent à abattre le pan d'une Histoire truquée...

Aujourd'hui, la Franche-Comté crève. Le béton envahit tout, éventre les villes en un jaillissement de design en fusion. Le goudron quadrille les forêts vallonnées, dans un cliquetis de remontées mécaniques l'hiver, et l'empreinte infamante de la carte d'identité est trop ancrée. L'expliquer par la concentration capitaliste ne me convainc pas et il semblerait que la sitologie est terrain vague dans les plate-bandes marxistes.

A deux ans du tricentenaire, qui fêtera la fin de la Comté libre, des débats devraient s'ouvrir. Mais lit-on la G.O. en ce pays conquis ?

Christian Treillard

ET la démagogie, le vil appel aux bas morceaux, flatter la tripe populaire, gouverner au comptoir du Café du Commerce, si on en parlait de la démagogie ?

C'est pourtant pas nouveau, le truc employé par la droite avec l'impôt super-sécheresse, vous savez, la solidarité nationale anti-main crochue du destin, on est tous des frères, youkaïdi, youkaïda ! Ça s'appelle « affecter de chercher un consensus social autour d'une affaire de gros sous, et diviser les catégories sociales pour faire surgir les égoïsmes corporatistes ».

En bref: diviser pour régner. Et diviser sur un problème qui n'en est pas un. Des siècles que ce truc marche. Des siècles que les damnés se cherchent noise sur leur tas de fumier, s'étripent façon charretier pour se partager la maigre galette, s'écharpent dans les ruelles obscurcies par un pouvoir qui est radin sur l'éclairage comme chacun sait. Des siècles que les mecs saignés à blanc se croient riches parce que le voisin est plus exsangue qu'eux. Tout est là : dans la gloriole du statut social. Je suis un minable rasqueux traine-patin, mais visez un peu la hure du voisin, ce loqueteux pas regardable, à côté de lui je suis un prince, ça suffit à mon bonheur.

Prototype idéal, référence obligatoire : le bourgeois. Le cosu qui habite le bourg, la ville, lieu d'échanges commerciaux et intellectuels profonds, d'où l'errant est exclu, le déviant chassé. Le bourgeois qui thésaurise, spéculé, pantoufle. La gauche actuelle lointaine, très lointaine héritière des sans culottes, donne le bourgeois en exemple. Faut dire que la gauche actuelle est dirigée par des bourgeois tout ce qu'il y a de plus respectable, mariés devant curé, monogamiques et missionnaire, enfants chez les sœurs, matelassés du compte en banque, couverts côté retraite, et caisse des cadres, et résidence Riviera... Les damnés de la terre, aujourd'hui, ça rote dans le dunlopillo du Marais les pensées subversives de la bande à Brétecher. Le damné se reconnaît maudit quand le super dépasse les 2 F. C'est qu'elle suce, sa six cylindres allemande !

Elle est belle, l'internationale de la misère ! Ah, la belle âme ! Ce qu'on la plaint ! ce qu'on a envie de soulager ses escarres, de crever ses hémorroïdes ! Le coup de l'impôt sécheresse, c'est le bâton dans la fourmillière. C'est à qui hurlera le plus haut au déni de justice, à l'intolérable saignée. Cadres évidemment, mais aussi salariés, petits et gros, gauche ou ultra-gauche, cocos ou sociaux. Pas un seul qui ne gueule à l'étranglement, au lynchage de ses troupes anémiées. Pire qu'à la quête du dimanche ou aux

étrennes de la concierge. France, peuple de radins. La gauche se barre avant l'addition, besoin urgent de pisser, vous savez ce que c'est !

Dans le monde entier, ça torture, ça tue, ça pendouille, ça pille, ça fusille sans jugement, ça meurt sans bouffer, ça procrée du débile mental, faute de protéines ! Le socialiste français, sur cent terriens, il est est dans les dix plus riches, question « train de vie ». Sa richesse, son aisance, pourtant bien menacée, croyez-le, par les six milliards d'aide aux cul-terreux, il la fonde sur l'exploitation du monde. C'est pas lui qui refuserait de toucher les pesetas provenant des ventes d'armes. Chaque fois qu'un homme de gauche s'achète un bif, fait un plein sur l'autoroute, change de chaîne stéréo, se paye quinze jours en Normandie, y a un calamiteux basané qui en crève. Directement. Suffit de remonter la chaîne alimentaire, ou la filière commerciale, de comparer les ponctions écologiques, l'emprise énergétique sur la nature, les chasses gardées occidentales. Demandez nos bonnes oranges Outspan, à la graisse de nègre sud-africain ! Tiens, des traces rouges sur la peau, Mitterrand va protester, pur sûr !



C'est pas qu'on veuille culpabiliser l'homme de gauche, ce brave homme ! Mais qu'il garde un peu raison, ou pudeur ! Le voilà qui découvre l'injustice de l'impôt. Ça lui retourne les sangs, ce scandale ! Le voilà prêt à mordre le voisin plus fauché que lui, prêt à tuer le clodo qui rôdaille sous ses fenêtres. 6 milliards ! quelle honte ! 150 F par vache. Tu sais ce que ça fait 150 F par vache ? Ça fait quinze jours de fourrage. Prétention exorbitante du plouc : faire becqueter sa vache quinze jours. Et on se saignerait aux quatre veines pour ce cousu d'or ! Nib de nib, qu'il crève, le plouc ! J'ai mon abonnement à « l'Obs » à payer.

Le fric, ils n'ont qu'à la prendre aux riches. Aux sociétés riches. Là où je travaille ? Ah non, on n'est pas si riches. Le patron en profiterait pour licencier. Non, chez les autres riches, les voisins, ceux qui viennent de commander une douze cylindres. La France entière, la France citadine se

découvre sur la paille. Versons un pleur ! On aurait pas cru.

Les mêmes crétins qui refusent 150 F au paysan payeront sans discuter le double en impôts indirects, quand la patate passera de 50 centimes à 5 F le kilo, et que le steak de vache équarrie doublera. Faut bien se nourrir, pas vrai ? Les mêmes idiots (n'ayons pas peur de passer pour un esprit supérieur), n'ont jamais moufté pour raquer leurs impôts, jamais esquissé le moindre doute sur l'utilisation de leur fric. 150 F au paysan ! Ah, pas de ça, vous m'assassinez, seigneur ! Mais des milliards à la force de frappe, aux centrales nucléaires de l'EDF, au pillage du quart-monde, alors là, oui, je paye, plutôt deux fois qu'une, faut bien être défendus, éclairés, gavés ! Socia-lo, oui, coco oui, mais d'abord Français, monsieur, Français et fier de l'être !

On remerciera jamais assez la droite d'avoir lancé l'impôt sécheresse. D'avoir montré au monde ébloui que la gauche ignorait tout de la lutte des classes niveau planète, ignorait tout de l'aliénation, de la solidarité prolétarienne. La gauche française, on le voit mieux désormais, c'est Pujade et compagnie. Petits boutiquiers mesquins de la bourse et étroits du bulbe, gagne-petits acharnés à sauver leurs meubles. Pourtant, quelle occase elle avait, la gauche, de mettre les choses au point ! de refaire sa feuille d'impôts dans le sens utile, de reprendre en main la politique, sa vie, avec le coup d'œil anar, le seul. D'accord pour le super-impôt calamité naturelle, aurait-elle pu dire. D'accord pour sauver les pauvres paysans. Mais attention ! je revois ma feuille d'impôts en entier, première à la dernière colonne. Je revois surtout l'Etat, ce parasite qui me tue à la fin du repas. Je me reconnais en aidant le voisin, l'exploité. Je ne me reconnais pas dans cet Etat mortifère et vendeurs d'armes et constructeur de cancers nucléaires. Mon fric, je le filerai directos, sans intermédiaires, à qui m'en paraît digne. Mon job, je le ferai tout seul, sans chefs ni subalternes, et je m'arrêterai quand bon me semblera, quand mon sur-travail engraissera le patron, le bureaucrate, mon maître, l'Etat.

L'Etat, je le dissous par le seul jeu de ma volonté paresseuse, le seul swing de mon tempo personnel. Voilà ce qu'elle aurait pu dire, la gauche syndicale et politique, au lieu de pleurer misère sur son bas de laine. Elle n'a rien dit. Elle a creusé davantage les corporatismes, les particularismes, les égoïsmes, elle a amassé la litière du fascisme pur et dur. Bravo, les minables ! Vous ne méritez qu'un Chirac-Pinochet. Vous l'aurez !

Arthur

si vous étiez
ABONNÉ

à
« La Gueule Ouverte »

ce numéro vous aurait coûté
seulement

3,45 F

mariage

**pourquoi j'ai épousé le
détenu Pierre Sanna,
condamné à vingt ans**

Le 7 septembre 1976, en dépit du tollé général de l'environnement (social, familial, professionnel, « mondain », etc.) moi, Françoise d'Eaubonne, écrivain, 56 ans, j'ai épousé le détenu Pierre Sanna, mat. 645513 à Fresnes, 38 ans, condamné à vingt ans de prison pour un meurtre qu'il n'a pas commis.

Voici notre histoire et la raison de cet acte. Depuis 1975, j'ai découvert l'abomination de la justice et de l'univers carcéral, par une correspondance polémique avec certains prisonniers. On peut se moquer de moi en pensant que j'ai attendu bien tard. Mais je maintiens que plus d'un intellectuel gauchiste, plus d'une personne « de bonne volonté » croit savoir ce qu'il ne sait absolument pas et prend comme des vérités premières, bientôt des ronrons de discours, des notions comme « justice de classe », « abomination du régime des prisonniers », etc., etc., et peut découvrir la réalité qui se cache derrière ces vieilles formules, avec l'horreur de ma consternation.

Mon âge entre en ligne de compte. Je le considère ici comme un avantage. A ceux qui n'ont connu que cette société moderne et restent imbus, malgré leur subversion, de l'idée reçue de « progrès », je veux crier ce que connaît ma génération : non, il n'y a aucun progrès, au contraire, dans le régime carcéral ou l'administration de la « Justice » ; non, ils ne se sont ni améliorés ni démocratisés ; les « libertés bourgeoises » n'ayant cessé de se dégrader depuis mon enfance et la fascisation de monter depuis l'après-guerre - selon une expérience historique qui veut que le régime vaincu laisse toujours de profondes traces chez le vainqueur - tout ce qui touche à ce qui fut le paria de la société, le détenu, s'est ignoblement détérioré en comparaison du passé, et ce n'est pas le droit d'avoir un transistor en cellule ou le remplacement des vieilles centrales crasseuses par les geôles bétonnées aux couloirs glacés et gardiens polis avec les visiteurs qui surcompensera le parloir inhumain avec ses trois cloisons plastiques de séparation, la privation de la moi-



dre goutte de vin - même à la Noël ou pour son mariage - et l'impossibilité, même avec de l'argent, de suivre un régime alimentaire adapté à une maladie ou même de se procurer la moindre douceur, la plus petite gourmandise, pas même encore : une très modeste pharmacopée hors du commun. Toute chose qui eut, dans mon âge tendre, provoqué une mutinerie dans les prisons.

Cet univers qui exprime autant d'humanité que l'œil de verre d'un S.S., je l'ai connu grâce à une violente querelle épistolaire avec un détenu de Fresnes au sujet du droit qu'ont ou non les femmes violées de porter plainte et de grossir le troupeau des incarcérés. Comme à l'appui de mes dires j'avais joint l'envoi d'un de mes livres consacré à l'oppression des femmes, la plus grande surprise de ma vie m'attendait. Cet ouvrage provoqua tant de discussions dans la cour, un remous d'intérêt si inattendu, que l'Administration me prit pour une agitatrice qui téléguidait je ne sais quelle révolte carcérale et voulut interrompre ma correspondance avec Daniel et son co-locataire du même palier, Pierre Sanna. L'Administration était loin du compte. Ma subversion était tournée vers de tout autres objets que les prisons. Je lui en suis reconnaissante ; voyant en moi une véritable ennemie, elle me le fit devenir.

Daniel libéré, ma correspondance se poursuivit avec Pierre Sanna dont j'appris peu à peu l'histoire. L'injustice dont il avait été victime à tout niveau fut bientôt claire à mes yeux ; on lui avait fait « porter le chapeau » dans une histoire de meurtre, bien que ses accusateurs et co-accusés se fussent rétractés, bien que les témoignages aient été trafiqués (ce que ma récente enquête en Corse m'a prouvé) et bien qu'il fit état d'un alibi demandant une brève enquête qui ne fut jamais menée ; il était le coupable idéal, vu son passé, puisqu'il avait déjà purgé quatre ans pour hold-up au ministère de la Marine. Au trou, donc, et pour vingt ans !

Dans sa dernière conférence de presse, Roland Agret a déclaré qu'il n'était pas le seul dans son cas et cité une liste d'autres grévistes de la faim en prison, dont Pierre Sanna, « dont les cris ne seront pas étouffés toujours et feront un bruit terrible ».

Pierrot, au cours de ses prisons, a connu l'enfer de Toul où un sous-chef surnommé « la cravache » rouait de coups les détenus au mitard, où il était interdit de seulement s'asseoir sur son lit avant six heures du soir, où il était interdit de recevoir dans la correspondance un dessin, un poème, un texte traitant de philosophie ou de religion, et où la lettre des proches était retournée pour une demi-phrase en surplus des lignes permises. Il a connu Muret et il est monté sur les toits avec les révoltés ; jamais il n'a baissé la tête ; enchaîné au mitard, la tinette écartée de lui exprès par sadisme pour l'obliger à se salir, il a craché à la gueule des matons, y compris du plus « humaniste » qui voulait lui planter une cigarette dans la bouche. Il a écrit ses souvenirs et me les a fait parvenir.

Plus j'avais dans mon enquête, plus je découvrais d'ignominies sordides, d'injustices, de connerie pure et simple et de distorsions de la vérité. Justice de classe, comme cette vérité première laisse aujourd'hui tomber le masque ! Ne fût-ce que par démagogie, jamais les anciens gouvernements, tout aussi bourgeois et capitalo que celui-ci, n'auraient osé jeter en prison Azuelos qui n'a rien fait qu'assommer le patron de sa fiancée pour l'avoir violée, elle qui était vierge, et mineure ; au moins, ils eussent poursuivi le patron, Sitbon ! Jamais ils n'auraient jeté

*Un litre d'eau
pour une douche...*

Des chercheurs montréalais viennent de mettre au point un système qui permet de se doucher pendant dix minutes en ne consommant qu'un litre d'eau. Très rudimentaire, l'appareil se compose essentiellement d'une pompe à bicyclette et d'un réservoir pour lave-glaces de Volkswagen. Il s'agit simplement de produire un brouillard sous pression. L'idée originale émane d'un mécanicien de la marine canadienne. Ce dernier avait remarqué que le cambouis de ses mains disparaissait comme par enchantement après quelques minutes de séjour sur le pont du navire. Il construisit d'ailleurs un « fusil à brouillard » avec un compresseur électrique. Désireux de créer un appareil basé sur une technologie élémentaire et accessible au tiers-monde, les chercheurs de l'Université Mc Gill (Montréal) ont abandonné le compresseur électrique au profit de la pompe à bicyclette. Bien qu'il n'existe aucune norme officielle permettant de juger une telle douche, le système semble tout à fait satisfaisant...

« Sciences et Avenir », août 76



LE LONG DES ROUTES SARDES

► en prison, ces anciens appareils d'Etat, un Daniel Delafond coupable d'avoir tué d'un coup de feu, sans le vouloir, un voisin entrant chez lui par effraction et le couteau à la main pour l'attaquer ; jamais une détenue enceinte n'aurait été, comme Evelyne Barges, menée menottes aux poings et mitrailleuse aux reins à travers les interminables couloirs du Tribunal, malgré l'avis de la doctoresse de la prison : « Vous ne gardez pas votre enfant ! » C'est ainsi que Pierre Sanna, son histoire, son manuscrit et sa correspondance, m'ont conduite à prendre contact avec un autre prisonnier, puis un autre, à lui écrire pour le reconforter, à lui envoyer des livres, de l'argent, à offrir ma voix à sa défense. C'est une connaissance de la réalité qui a tellement ouvert de perspectives à mes yeux que j'ai contracté une dette envers Pierre Sanna et que j'ai voulu m'en acquitter en faisant réviser son procès et en apportant les preuves de son innocence. Mais l'Administration pénitentiaire et sacro-sainte voulait interdire nos rapports et notre correspondance. Comment faire ? Devenir de sa famille. Alors je l'ai épousé.

Il se trouve que j'ai ce qu'on appelle « un nom », comme si les autres n'en étaient pas. En révolte contre la classe dont je suis issue, je veux tourner contre elle les armes qu'elle me donne et détourner les institutions qu'elle fait servir à l'oppression de classe et de sexe.

J'épouse aussi Pierrot parce qu'il n'a jamais baissé la tête ; pour ses grèves de la faim qui ont abîmé sans résultat sa santé ; pour avoir déchiré le filet tendu entre les galeries de Fresnes en s'y jetant avec un couteau ; pour avoir refusé d'être détruit en cherchant à grignoter et emmerder ce qui détruit ; pour avoir saisi, étant droit commun, la dimension politique de sa situation. Parce qu'il m'a éclairée.

Voici, chers baveurs d'un monde qui se croit mien, ricaneurs de mon petit concert, critiques condescendants ou véhicules de bruits de chiotte, voici l'histoire de la vieille folle écrivassière qui vient de se mettre la bague au doigt avec un beau garçon, ouvrier tôlier qui pis est, en fonction des monstrueuses conneries des femmes mûres et indignes qui ne savent pas se réfugier dans le bridge et le tricot.

Françoise d'Eaubonne

**après Metz-Verdun,
quelques marcheurs
français,
peu nombreux,
ont rejoint les
marcheurs italiens
en Sardaigne**

Une grosse centaine de marcheurs pour gueuler contre la toute puissance de l'O.T.A.N. en pays sarde, a priori ça n'a rien de particulièrement reconfortant. A Douaumont, on était bien quinze cents, et certains ne se sont pas fait prier pour rigoler de cette poignée de « pas d'accord »... Alors cent !

Oui. Mais les gros bataillons de chevelus, c'est pas tellement la politique suivie par les Italiens ; eux ils ont une sono et ils savent s'en servir ! Avec le matériel qu'ils se paient, on peut amener une population ! En fait, tout commence vraiment en fin de journée lorsqu'après avoir bien sué le long des routes sardes, on installe le podium sur la place principale d'un village.

En quarante minutes, tout est installé, et le show politico-musical peut commencer. Deux à trois mille personnes à Cagliari, à peu près autant à Olbia et, surtout, presque toute la population du village d'Orgosolo.

Orgosolo, c'est à l'intérieur de l'île. Il y a sept ans, les bergers qui surveillaient les brebis ont vu débarquer des gens en uniforme qui leur ont dit de déplacer les troupeaux pour qu'eux, personnages importants, puissent installer un camp militaire.

Imaginez la tête des bergers !

Après quelques instants de flottement, ils ont décidé d'envoyer les nouveaux arrivants se faire foutre !

Alors la période d'intimidation a commencé.

Et pas pour rire, hein ! Il y a eu jusqu'à quinze mille soldats face à la population du village.

Un jour, un gradé a donné l'ordre de mettre en joue ces civils récalcitrants : « Si vous ne partez pas, nous ouvrons le feu », a-t-il déclaré benoîtement.

« Tirez, je suis prêt à mourir », a répondu un vieux paysan.

L'autre s'est dégonflé et il a eu l'air d'un con.

Il faut préciser toutefois que les

syndicats italiens menaçaient le gouvernement d'une grève carabinée au cas où des affrontements éclateraient à Orgosolo. En Italie, on sait parfois remettre l'armée à sa place !

Au bout du compte, les militaires ont dû faire demi-tour.

Aujourd'hui, il ne reste plus qu'un village peinarde dont les façades des maisons s'ornent de magnifiques fresques peintes par les habitants. Curieux dessins qui racontent un combat et qu'accompagnent des légendes ne manquant pas d'intérêt :

« Fuori la N.A.T.O. dall'Italia

Il popolo d'Orgosolo che lo ha insegnato. »

(L'OTAN hors de l'Italie ! Qui le

les lieux les plus sacrés

Quelques associations patriotiques se sont récemment émues de voir nos pacifistes crier JAMAIS PLUS VERDUN ! près des « lieux les plus sacrés » de l'hexagone. Ces hauts lieux que l'on vénère et où se désagrègent les dépouilles de nos aïeux égorgés par les Boches qu'eux-mêmes s'activaient à tracter.

Fils d'un poilu, je m'incline devant les martyrs de Douaumont, mais je connais un lieu plus sacré et plus glorieux que ce champ d'honneur national, c'est celui où repose Jean Jaurès. C'est le Panthéon, où dort le patriote tombé sous les balles d'un fanatique pour avoir consacré ses dernières années (au péril de sa vie parmi les invectives et les appels au meurtre) à sauvegarder

dit ? C'est la population d'Orgosolo.)

Rien d'étonnant à ce que l'antimilitarisme soit plutôt bien reçu par ces gens là ! En fait, c'est toute la Sardaigne qui lutte contre la militarisation. Trois mille quatre cent hectares stérilisés par l'OTAN à la Madalena ; 12 000 à Pratobello, 500 à Capo Frasca, 20 000 à Teulada, 20 000 à Capo San Lorenzo et encore d'autres à Abbasanta, Monti di Lambara, Pratosardo, Iglesias, Vallermosa, Perdasdefogus... De là une réceptivité particulière de la population aux discours dénonçant cette nouvelle colonisation. Discours tenus parfois par de bien curieux députés radicaux qui ne craignent pas de porter jeans et polos et semblent avoir une profonde aversion pour la cravate !

Mauro Mellini, par exemple : quand ce bougre d'homme monte sur les planches, on est un peu étonné. Un député, ce type qui se

permet de dire tout crûment que la guerre est une connerie évitable, que sa cause en est l'existence des armées et que le seul moyen pour éviter le prochain carnage c'est de répondre « Signor No » ? Un irresponsable, oui ! Pourtant, le courant semble passer si l'on en juge par les réactions de la population.

« Avec la Sardaigne, on va à l'aventure ; c'est la première marche organisée dans l'île », disait un copain italien quelques jours avant le départ. Eh bien, tu peux être satisfait, bonhomme : ce fut une belle aventure ! Ça n'empêche d'ailleurs pas qu'ils soient un peu bordéliques, question organisation, on leur pardonne, mais ils savent être bordéliquement efficaces...

Alors le clou du spectacle fut cependant la charge policière de la

la PAIX en s'opposant aux visées agressives des impérialistes franco-russes et austro-germans.

Il tenta de nous épargner un conflit sanglant dont il pressentait l'extension mondiale comme la revanche différée du vaincu. Nul cependant ne visite sa tombe alors que chaque année des milliers de pèlerins hantent la nécropole où les morts anonymes entourent leurs chefs maréchaux.

Pourtant, leur mérite est inégal ! De Poincaré qui prémédita sournoisement l'hécatombe, puis de ceux (éventrés, brûlés, gazés, infirmes) qui avec Clemenceau, Joffre, Foch, Pétain, de Gaulle acceptèrent la guerre, la firent, la gagnèrent et la couronnèrent par un pacte inique - et de Jaurès qui nous en voulait préserver !

Robert Clément,
Objecteur de conscience

Maddalena et ses conséquences immédiates.

Ce jour là, alors que la police faisait face aux marcheurs assis devant un bâtiment officiel, un groupe de participants montait tranquillement un mur en travers de la route menant à un dépôt de matériel de l'armée américaine.

Action toute symbolique, mais qui eut le don d'exciter les forces de l'ordre : matraquage en règle ! Bilan : onze blessés et un gus jeté à la mer. A cet endroit, le fond marin se trouve être à 20 cm de surface : le copain a dû se faire hospitaliser. Et c'est là que l'on croit rêver. Non seulement la population s'est solidarisée avec les marcheurs, mais les autorités municipales ont porté plainte contre la police pour tentative d'homicide volontaire !

Jean-Louis Soulié



LES ROIS DU PINARD

Dossier résumé par
Laurent Samuel

le négoce embouteilleur

A tout seigneur tout honneur : la *Société des vins de France*. Elle contrôle 12 % du marché. Autrement dit, une bouteille de picrate sur neuf sort de ses usines. La SVF commercialise chaque année plus de 4 millions d'hectolitres, en majorité du vin de consommation courante.

La création de ce géant du négoce est le résultat de plusieurs fusions et absorptions de firmes qui ont eu lieu entre 1966 et 1972. Son capital se décompose ainsi : 44,5 % à la société d'approvisionnement vinicoles Sapvin (négoce en gros de vins en vrac, distributeur de Bartissol) ; 44,5 % à la CDC, Compagnie Dubonnet-Cinzano-Byrrh ; 5 % à l'Union d'études et d'investissements (filiale de la Caisse de Crédit agricole mutuel) ; 2,5 % à la Banque de Paris et des Pays-Bas. Le tableau ci-dessous explique les ramifications financières qui se tissent autour de la SVF.

Les Comités d'action viticoles donnent de leur côté dans le livre « La révolte du midi » (collection la France sauvage, Presses d'aujourd'hui) ces précisions qui ne manquent pas de sel : « M. Marc Hanrion (Préfontaines) est le beau-frère de M. Valéry Giscard d'Estaing (...) M. Crémieux (PDG de la Société des vins de France) est lié à M. Poniowski (...) le mariage de Pernod avec Cusenier, l'adoption de la D.M.S. (Distribution de marques sélectionnées) et de quelques autres « orphelins » sont dus à la

générosité de la Banque d'Indochine, liée au groupe Schneider - Mme Valéry Giscard d'Estaing est petite-fille de M. Schneider ». Avec quelque 2 millions d'hectolitres par an, la société *Castelvin* arrive en deuxième position au hit-parade du gros rouge. Elle est actuellement l'entreprise dont la croissance est la plus forte dans le secteur des vins de consommation courante.

Les frères Castel sont majoritaires, voire uniques actionnaires, de la société. Ils sont également propriétaires de trois sources d'eau minérale et détiennent une partie des actions d'*Ici Paris...*

Outre deux usines d'embouteillage (Bordeaux, Sallèles d'Aude), la société *Castelvin* possède des propriétés viticoles, en particulier dans le Bordelais (Médoc, Entre deux mers). Elle commercialise ses vins sous les marques *Castelvin*, *Richevin*, *Cavignan*, *Val Vermeil*, et s'est introduite avec succès dans les grandes surfaces.

La société *Damoy* vend du vin en litres depuis sa création en 1922. Dans les années récentes, elle a tour à tour pris le contrôle de *Primior* (400 000 hl/an) et du secteur vins de *Sellier Leblanc Alimentaire*. En 1973, le groupe est restructuré : *Sellier Leblanc Alimentaire* devient la *Compagnie européenne des vins*, chargé de l'approvisionnement et de l'embouteillage ; *Primior* devient *Damoy Vins*, qui assure la distribution et la commercialisation. Le groupe *Radar* (supermarchés) a passé en 1974 un accord d'approvisionnement avec *Damoy*, complété par

une prise de participation du groupe dans la *Compagnie européenne des vins*. Le principal actionnaire de la société *Damoy* (35 % du capital) est le holding suisse *Schenk*. Outre *Damoy*, ce groupe contrôle plusieurs filiales à des stades différents du marché des vins, en France comme à l'étranger.

Damoy commercialise en tout près d'un million d'hectolitres de vin par an, sous les marques *Damoy*, *Primior*, *Agap* (collectivités) et *Henri de Villamont* (Bourgogne).

La *Société Bonniéroise Viticole - Chantovent* vend 780 000 hl/an. Elle s'est orientée vers la commercialisation de vins « spéciaux », vins de pays en particulier vendus en bouteille plastique de 1,25 l (« La payse »). Les VDQS (vins délimités de qualité supérieure) et les vins de pays comptent pour 49 % de son activité, contre 44 % aux vins de consommation courante.

Dans les années 50, *Chantovent* avait surtout investi dans la distribution (prise de participation de 11,33 % dans la société succursaliste *Nord Ouest Alimentation*). Actuellement, elle semble plutôt s'intéresser aux entreprises de négoce de vins de qualité (comme la société *Ropitau* en Bourgogne) et aux propriétés viticoles.

La *Société Vin des Rochers* commercialise plus de 600 000 hl/an de vin de consommation courante sous les marques *Vin des Rochers* et *Chambras*. L'ensemble des capitaux est détenu par la famille *Léonelli*. En association avec *Damoy*, la société a pris des participations dans l'*UVIMA*, société angevine d'embouteillage, et dans un Groupement d'intérêt économique qui embouteille à Sète des vins de consommation courante en emballage plastique.

Les établissements *Bérard et fils* diffusent 420 000 hl/an. Ils vendent sur la région lyonnaise des vins pour la plupart de consommation courante, sous les étiquettes *Le Cep vermeil* et *La Grappe exquise*.

Faraghi S.A. commercialise sous la marque *Faraghi* quelque 250 000 hl/an. Cette marque est utilisée par d'autres établissements d'embouteillage. Est-ce des succursales ? Ou de la sous-traitance ? Il n'a pas été possible d'avoir plus de précisions.

Le *Syndicat des embouteilleurs de France* (SEFRAN) regroupe quarante négociants dont l'activité individuelle dépasse 70 000 hl/an. Les sociétés *Bérard* et *Faraghi* en font également partie. Il commercialise plus de 4 millions d'hl/an, essentiellement en vins de consommation courante.

Préfontaines, Grap
Postillon, Margnat,
Kiravi, Gévéor, Valette,
Combastet,
Maître Vignoux :
tous ces « grands crus »
sont fabriqués
par une seule
et même firme, la Société
des vins de France,
qui se définit comme
« le premier distributeur
mondial de vins ».
Le marché du vin de table
français est dominé
par un petit paquet
de sociétés.
Ce sont elles
et non les viticulteurs
qui sont les premières
responsables
de la piètre qualité du vin
de consommation
courante.
Une étude publiée par
la Station d'économie
et de sociologie
rurales de Montpellier
pour l'Institut national
de la recherche
agronomique
dissèque en détail
« le Négoce du vin
de table en France » (1).
Voici un résumé des
principales conclusions
de ce dossier important.

(1) Par Jean-Claude Stortz, élève-ingénieur à l'école Nationale des ingénieurs des travaux agricoles de Bordeaux, sous la direction de D. Boulet et J.P. Laporte. Ecole nationale supérieure agronomique, 34060 Montpellier Cedex. 53.50.



les « succursalistes »

L'*Office central d'approvisionnement* (*Loceda*) vend 350 000 hl/an. Cette société fournit 1 500 succursales (petits magasins)

en grande majorité embouteillés par elle. Ce sont surtout des vins de consommation courante commercialisés sous la marque

quid d'un olympic bravery nucléaire ?

Les vacances sont finies et les nouvelles vagues de l'actualité effacent les anciennes clameurs écrites sur le sable de nos mémoires. Qui se souvient de l'Olympic Bravery, cet énorme pétrolier échoué sur les rochers d'Ouessant ? Depuis qu'il a fini de dégorger son mazout... personne, sinon quelques vieux pêcheurs attendant que cette immense carcasse devienne un vivier de homards. L'Olympic Bravery ne polluera plus les mers, autant de gagné pour les écologistes. Tournons la page.

Cependant, on peut se demander, dès maintenant, ce qui se passerait si l'Olympic Bravery avait été à propulsion nucléaire avec un beau gros réacteur plein de déchets radioactifs et de plutonium ? Ne le demandez pas au ministre de la Qualité de la Vie, il n'a pas réfléchi à cette éventualité. Dommage.

Aujourd'hui, plus de trois cents navires à propulsion nucléaire sillonnent les mers ; la plupart sont des navires de guerre. En particulier, nos sous-marins nucléaires paradent régulièrement au large de Brest et seront encore plus Redoutable et Terrible lorsque l'un d'eux se sera éventré sur les rochers d'Ouessant. Comme le petit navire de la chanson, ils savent peut-être naviguer, mais le fait d'avoir déjà été pris plusieurs fois dans les filets des chalutiers pourtant bien signalés peut laisser sceptique. Comme leurs confrères à propulsion classique, ils ne sont pas à l'abri de naufrages. Depuis la dernière guerre, deux ou trois sous-marins classiques ont coulé en Méditerranée pour des causes inconnues ; un sous-marin nucléaire américain a coulé dans l'Atlantique au large des côtes de la Floride, et un sous-marin nucléaire russe a coulé dans le Pacifique (les Américains ont essayé en vain de le récupérer). Tout cela est très loin, n'en parlons plus.

Toutefois, le « progrès » ne s'arrête pas là et les retombées pacifiques - dit-on - de l'industrie de guerre font que la moitié des gros navires de commerce : pétroliers, méthaniers

ou cargos, en cours d'étude et qui seront construits dans les prochaines années, sont à propulsion nucléaire. Quelques braves ingénieurs de ces bureaux d'études, touchés par la grâce écologique, ont demandé à ce que ces réacteurs soient récupérables en cas de naufrage jusqu'au moins 200 mètres de profondeur, c'est-à-dire jusqu'au fond des plateaux continentaux, afin que les déchets ne se répandent pas le long des côtes. Bien entendu, il en coûterait un petit supplément dans la construction. Devinez où sont maintenant ces Cassandres ? Certains ont préféré démissionner plutôt que de



se faire complices, d'autres sont sur le sable, c'est-à-dire au chômage, attendant la réalisation de leurs cauchemars.

N'ayez crainte, la marée d'un futur Olympic Bravery ne sera pas noire, les poissons et crustacés de la côte ne seront pas pollués instantanément. Il y a même fort à parier qu'un nouveau Francis Perrin ou un nouveau Leprince-Ringuet viendra vous baratiner sur l'augmentation infime de la radioactivité comparée à la radioactivité naturelle des côtes granitiques bretonnes. Mais on apprendra un jour que nos partenaires du Marché commun refusent nos exportations de poisson, comme ils ont refusé nos salades pleines de pesticides, et il ne restera plus qu'à décréter la semaine à deux vendredis pour tous les Français. A moins qu'un nouvel impôt de solidarité permette aux quelque 200 000 pêcheurs bretons de se reconverter pour quelques siècles dans la décontamination du littoral.

Le Hénaff

« Joseph, Noémie, Célestin et autres paysans d'Ardèche », photographies de Michel José, texte de Jean Carrière (Editions du Chêne, 58 F).

« C'est une chose rare dans une époque aussi putassière que la nôtre, que de voir des êtres humains qui ne sont pas en représentation. Qui ne visent pas l'effet. Qui ne cherchent pas du coin de l'œil le photographe de service, comme sur le théâtre urbain où tant de pauvres gens sont dérangés de « paraître » ce qu'ils ne peuvent pas « être ».

Ces curieux personnages en marge de la société du spectacle n'ont pourtant pas échappé à l'objectif du photographe de service. Joseph, Noémie, Célestin et les autres indigènes d'Ardèche défilent lentement au fil des pages, figés dans des photos splendides, lumineuses comme des tableaux de Vermeer. On les détaille avec la lenteur de cette vieille qui égrène son chapelet, au rythme rassurant de l'horloge paysanne. C'est le sculpteur à l'ouvrage sous le regard tranquille du pépé, le forgeron qui martelle l'enclume, le vieux couple de berger ou la fermière à la traite.

Le photographe s'est fait ethnologue. Il nous livre ces étranges sujets « tels quels » avec leurs habits de gros drap, leurs inévitables sabots et leurs

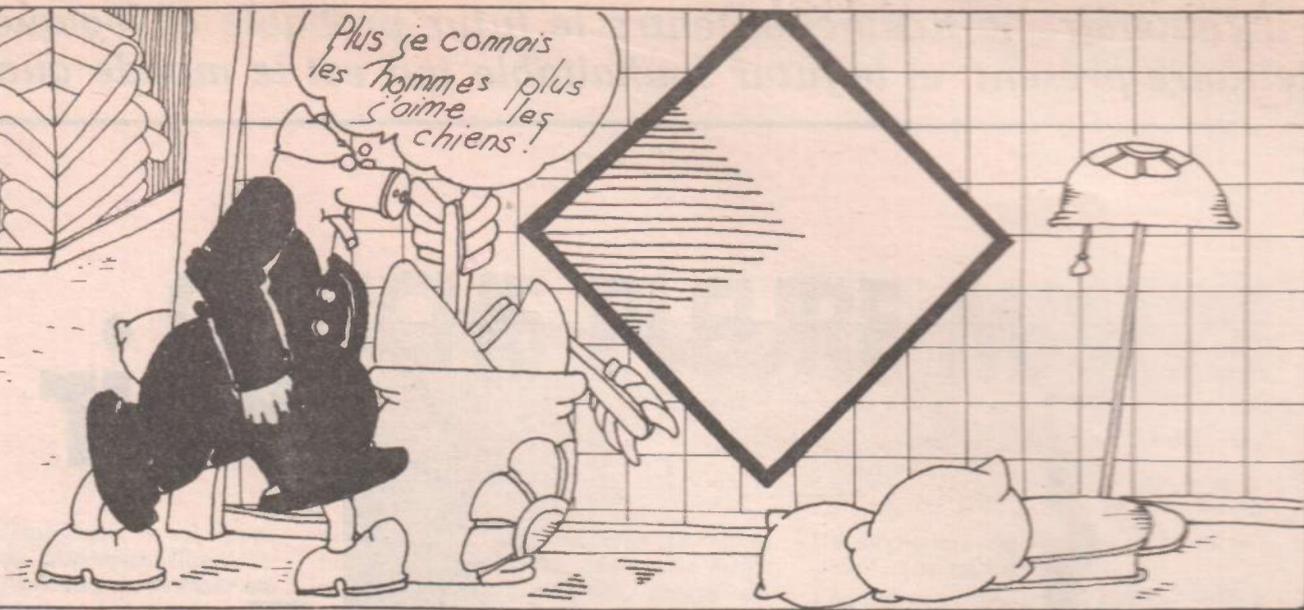
bouquins

« trognes » : « Ces masques de terre cuite et d'argile brûlée sont l'émanation de l'air qu'ils respirent, de la forêt qu'ils fréquentent, de la nourriture qu'ils savourent, des éteules qu'ils ont raclées », dit Jean Carrière. « Ils n'ont ni la figure de circonstance, ils ne singent rien, ni personne : ils n'ont que la tête de leur emploi ». Et leur emploi, leur vie, s'ébauchent en quelques fresques : l'équarissage du cochon, par terre, dans la paille, la moisson à la faux, le raclage d'un arbre et le repas sacré avec le pain et le vin. Soixante-deux images d'un autre monde comme autant de cartes postales magnifiques que le temps n'aurait pas jaunies. Ce monde nous est pourtant contemporain. On s'émerveille sur cette réserve humaine mystérieusement « préservée », on s'extasie sur la beauté trouble de cet univers simple et rude où pas un seul enfant n'apparaît. Et pendant qu'on observe leur image avec une nostalgie malsaine, les derniers sauvages s'éteignent, en silence, pour n'être bientôt que des personnages « en représentation », sur papier glacé.

Dominique Simonnet



une aventure de
JILCO VERA
TROUVE UNE SOLUTION



Plus je connais
 les hommes plus
 j'aime les
 chiens!



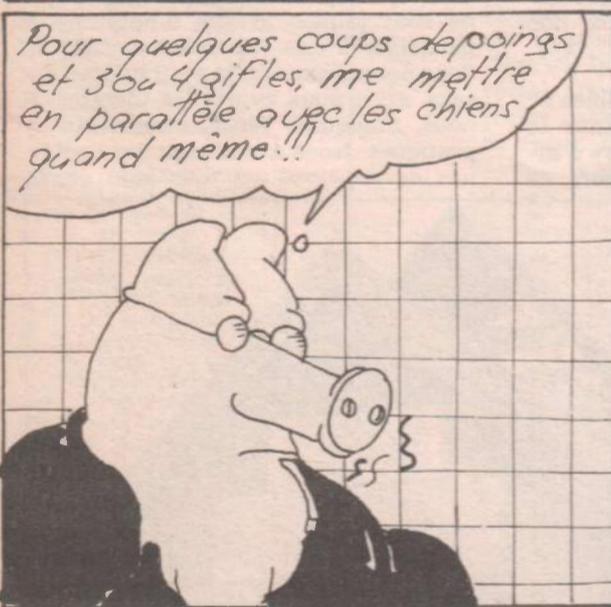
maudit Tania
 en claquant
 la porte



Pourquoi se prend elle??
 D'accord j'ai un peu tort!



D'ailleurs la gifle qu'elle a prit
 est partie toute seule!



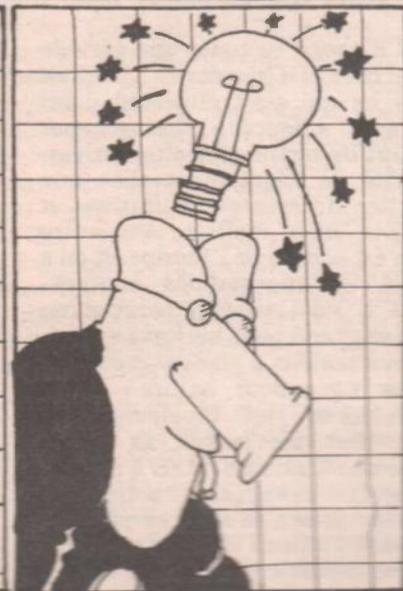
Pour quelques coups de poings
 et 3 ou 4 gifles, me mettre
 en paratée avec les chiens
 quand même!!



Plus je connais
 les hommes plus!!
 j'aime les chiens..



il faut que
 se trouve
 une solution
 à mon problème



Allo Tania...
 tu sais qui
 n'aime pas
 les gens
 n'aime pas
 les bêtes..

« Il faut faire la distinction entre le futur probable et logique qui n'est que le prolongement de notre présent, et le futur souhaitable qui est le monde que nous désirons créer. »



Cette exposition (vue partielle) peut être montrée en France. Une alternative crédible au tout-nucléaire.

L'exposition Ararat a été présentée au Musée Moderne de Stockholm (Suède) d'avril à juillet 76. L'ambition d'Ararat ? Son nom l'explique : **Recherches alternatives en architecture, ressources, art et techniques ; Ararat, comme la montagne sur laquelle s'arrêta l'arche de Noé. Le thème de l'exposition est non seulement de dénoncer l'inégale répartition des ressources épuisables sur la terre, mais aussi d'attirer l'attention sur les possibilités offertes par les autres sources d'énergie : le vent, le soleil, l'eau et les sources biologiques. Une sorte d'exposition « Energies libres », comme au centre Pompidou, alors ? Bien plus que ça ! C'est ce que nous a expliqué un des organisateurs suédois, Ian Oqvist.**

– Qui est à l'origine du projet Ararat ?

– Ararat a été inspiré par les conditions mêmes de notre vie : pour survivre, il faut nous tourner vers d'autres techniques, d'autres ressources. Nous étions un groupe d'amis ayant des intérêts communs : des ingénieurs, des architectes, des professeurs, des savants, des artistes... Et il y a trois ans, nous avons formé un groupe d'études, ce qui est une façon de travailler très courante en Suède. C'est de là qu'est partie l'idée de l'exposition.

– Comment vous êtes-vous procuré des fonds ?

– En Suède, il y a toujours des subventions à gratter quelque part ! Nous avons contacté des instituts de recherche, des grandes compagnies, des départements gouvernementaux, qui pourraient être intéressés. La réponse a été partout négative sous prétexte qu'une telle exposition n'intéresserait personne. C'est finalement l'Académie Royale des Beaux-Arts qui nous a aidés en octroyant des bourses à des artistes, qui les ont entièrement versées à l'exposition. En somme : l'Art volant au secours de la science pour permettre la survie de l'humanité !

– Comment s'est montée l'exposition ?

– Il y a d'abord eu toute une période de recherches et d'inventaire ; il fallait recenser ce qui était disponible : les technologies « douces », les groupes s'occupant de techniques alternatives. Une partie de l'équipe est allée aux USA visiter différentes institutions et les projets déjà réalisés. Un autre groupe s'est occupé de l'Europe, et on a centralisé les informations à Stockholm. Il a fallu ensuite trouver un local assez grand pour abriter l'exposition : nous tenions à présenter chaque technique « grandeur nature » et en fonctionnement réel. Finalement, on nous a offert des locaux au Musée Moderne de Stockholm. Mais à mesure que le travail avançait, on a très vite compris qu'on ne s'en sortirait pas tous seuls. Nous voulions absolument construire une centrale solaire, des éoliennes

Voir Essayer et Comprendre

produisant de l'électricité, présenter des maisons en matériaux non conventionnels, en matériaux recyclés.

Il nous fallait de l'aide « qualifiée » : nous avons lancé un appel dans la presse. Il nous fallait le concours d'artisans, de plombiers, de menuisiers, de

maçons, de peintres, tous les gens qui ne sont jamais invités d'habitude à participer à une exposition artistique. Pour nous, l'exposition était impossible sans eux : nous avions les théories, il nous manquait leurs connaissances pratiques. Nous avons reçu des centaines de réponses, et tous sont venus



Une maison en matériaux recyclés (très beaux, pas chers)

Moderna Museet

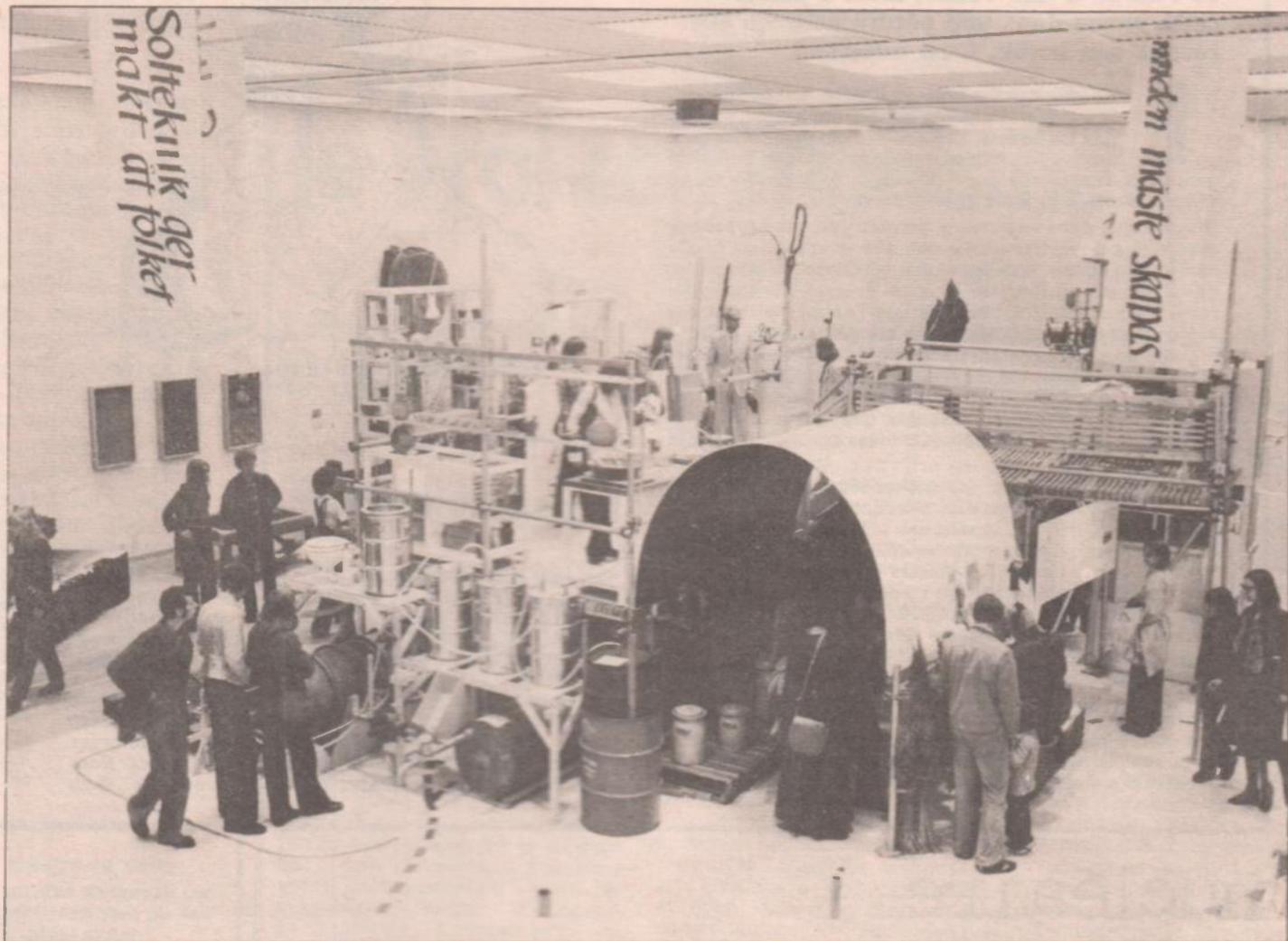
bénévolement, souvent après leurs heures de travail. C'était extraordinaire ! On leur expliquait les principes, et c'est eux qui, bien souvent, suggéraient les moyens pratiques pour les appliquer efficacement. Et bien souvent d'ailleurs ils proposaient de meilleures manières d'illustrer une nouvelle conception technologique. C'est toujours ce qui se passe dès que l'homme ne se sent plus exploité : sa créativité est automatiquement réactivée. Il n'y a qu'à observer ce qui se passe à Lucas Aerospace (voir G.O. n° 121, p. 4-5) : les propositions de productions alternatives sont venues pour la plupart des ouvriers eux-mêmes et non des spécialistes. C'est avec la classe ouvrière qu'on changera les choses lorsqu'on aura enfin libéré ses forces créatrices. Les énergies libres, ce n'est pas uniquement le vent, l'eau ou le soleil !

- Le montage de l'exposition vous a-t-il pris beaucoup de temps ?

- A peu près six mois. Il a fallu sans cesse improviser, s'adapter, modifier. En fait, le jour de l'ouverture rien n'était vraiment terminé. Nous avons continué avec la participation du public. Nous y tenions d'ailleurs beaucoup : pas question de faire d'Ararat une sorte de foire-musée où les visiteurs auraient reçu passivement des éléments d'information. Pour convaincre les gens qu'il est possible de construire une société en équilibre avec la nature, il faut qu'ils puissent eux-mêmes en faire l'expérience concrètement. C'est pourquoi nous avons prévu en marge de l'exposition un « atelier » où chacun pouvait vérifier par la pratique ce que nous essayons de démontrer.

On a vu des visiteurs se passionner pour la cuisson du pain à l'énergie solaire. D'autres tentaient des expériences marrantes, par exemple le train à voiles et à pédales (pour les jours de calme plat !). L'atelier a été de loin la plus grande attraction de l'exposition.

Ararat est actuellement exposée à la Biennale de Venise. Avant de regagner la Suède, ses organisateurs se proposent de l'installer en France. Où et quand ? Les lecteurs qui auraient des solutions à proposer sont invités à nous écrire. Il ne s'agit pas de reprendre l'expo telle quelle, mais de monter une Ararat à la française. Toutes les suggestions sont les bienvenues.



A l'intérieur de l'expo, on peut s'initier aux diverses technologies douces (ou libres)

- Quelles ont été les réactions du public ?

- D'une façon générale, Ararat a été considéré comme l'une des plus importantes expositions réalisées en Suède. Toute la presse en a parlé. Il y a eu des critiques, bien sûr : la droite nous a accusés d'être naïfs et idéalistes ; la gauche d'être trop vagues sur le plan politique. Mais nous sommes au contraire persuadés d'avoir été réalistes.

Pour le public, la visite de l'exposition a été ressentie comme quelque chose d'unique et d'original. Il ne s'agissait pas de recevoir passivement des informations. Au contraire, il fallait participer, prendre position, approuver ou critiquer sans références sécurisan-

tes. C'était une exposition faite pour les curieux, les chercheurs, les ignorants et les modestes !

- Pensez-vous qu'il est plus important de proposer des solutions de rechange que d'essayer de lutter contre, par exemple, les programmes nucléaires ?

- Les deux doivent se faire en même temps. Si les gens prennent conscience que les emplois pour lesquels ils se battent ne vont pas durer, car ils sont fondés sur des sources d'énergie épuisables, ils comprendront que ces emplois ne valent pas la peine d'être

défendus. Il faut se battre sur plusieurs fronts, préparer les gens au changement et rendre ce changement possible. Nous devons proposer quelque chose à mettre à la place de ce qu'on se propose de détruire ; sinon les gens prennent peur, et ils ne vous écoutent plus. Mais lorsqu'on leur permet d'expérimenter des possibilités nouvelles, d'autres techniques, alors ils deviennent réceptifs. Ils vont même plus loin et se posent des questions : pourquoi n'utilisons-nous pas ces techniques ? Qui nous empêche de le faire ? Quels intérêts ? Pourquoi continuer dans des voies que nous savons vouées à l'échec et à la mort ?

Un des mérites d'Ararat a été d'amener tout naturellement les gens à cette prise de conscience.

propos recueillis et traduits par
Christiane Ellis

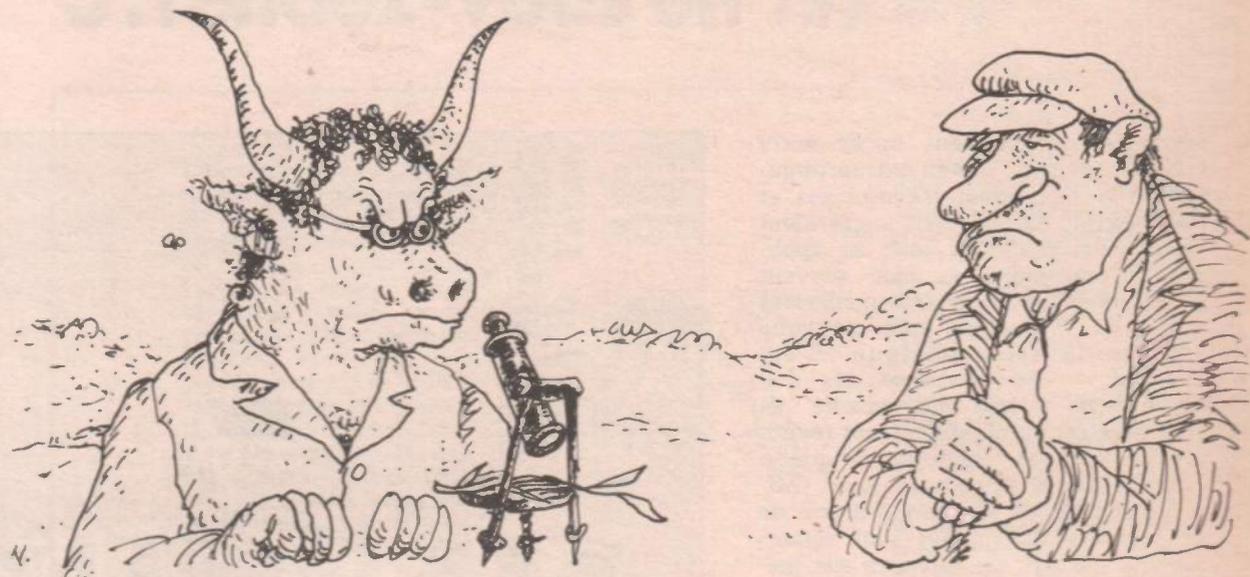
LE PATURAGE

Le pâturage ne consiste pas à donner de l'herbe à une vache, mais à placer cette vache dans une pâture pour qu'elle récolte son herbe. C'est différent.

LES végétaux « bruts », l'herbe en particulier, constituent l'aliment normal des herbivores tels que les bovins. Evidente ? Peut-être, mais qu'il est bon de rappeler puisque, de nos jours, de nombreux herbivores domestiques (« baby beef... ») ne voient pas un brin d'herbe de leur vie.

On constate, dans une prairie permanente, que la vache ne mange pas n'importe quelle quantité de n'importe quelle herbe. Elle choisit manifestement certaines plantes plutôt que d'autres ; en fonction de quels critères ? Nous l'ignorons, mais il est très probable que l'animal accorde ses préférences alimentaires avec ses besoins nutritifs réels ; il possède un « instinct » alimentaire qui lui permet de sélectionner sa nourriture à condition qu'il soit placé dans des conditions normales, c'est-à-dire celles auxquelles il est habitué depuis toujours. C'est ainsi que l'instinct de l'animal est dérouteré par des plantes traitées ou modifiées par la sélection.

D'une manière générale, les vaches semblent préférer les herbes indigènes aux variétés sélectionnées, ce qui est tout à fait normal. En effet, la sélection telle qu'elle est conduite classiquement augmente généralement les quantités récoltées, mais déséquilibre les plantes et altère leur « santé », chose que l'animal peut « savoir » déceler. Certaines « mauvaises » herbes sont aussi récoltées de préférence par la vache, qui y trouve sans doute certains éléments indispensables ; l'exemple du plantain est particulièrement connu. Ainsi le pâturage par l'animal apparaît comme très important puisqu'il lui donne, au moins en partie, la possibilité d'accorder son alimentation avec ses besoins réels, chose que nous sommes incapables de faire pour lui. Par ailleurs, la vie en plein air lui permet de prendre de l'exercice, de profiter des rayons solaires (vitamine D), etc.



conduite du pâturage

Bien faire pâturer est un art, un art difficile. La méthode de pâturage a pourtant une grande influence sur la santé des animaux, leur production (quantitative et qualitative) et sur l'état de la prairie. Lâcher les vaches sur une prairie et les y laisser jusqu'à ce qu'il n'y ait « plus d'herbe » conduit à un gaspillage, à une fatigue du gazon, et les oblige à consommer une herbe peu adaptée à leurs besoins (pauvre parce que trop vieille ou déséquilibrée parce que trop jeune). Il est donc impératif de pratiquer un pâturage « rationnel », mais entendons-nous bien sur ce mot. Nous avons dit pâturage rationnel et non pas rationné : il ne

s'agit pas du tout de faire consommer à l'animal le maximum d'herbe pour chercher à en obtenir la production plus élevée possible (dans ce cas, la solution la plus efficace est d'ailleurs l'affouragement en vert), mais de lui faire consommer une herbe correspondant le mieux à ses besoins, tout en s'efforçant d'améliorer l'équilibre et le niveau de production des prairies.

Exemple : en Amérique du Nord, les bisons parcouraient les prairies en troupes immenses avant d'être décimés par les colons. Ils ne se déplaçaient pas au hasard, mais « savaient » la pousse de l'herbe de façon bien précise. En hiver et au début du printemps, ils se trouvaient dans le sud où ils pouvaient pâturer une herbe jeune et en pleine croissance. C'est à ce moment que naissaient leurs petits :

nucléaire

AU DELA DE LA SECURITE, IL RESTE LA PRIERE...

JE ne connais pas l'opinion de monseigneur Lefebvre sur l'utilisation de l'atome à des fins « pacifiques ». Mais il se trouvera bien quelque journaliste pour nous en faire part dans les jours à venir... Par contre, je ne résiste pas au plaisir de vous faire connaître une curieuse manifestation du « retour de la foi » dans les sciences modernes. Voici comment Pierre Colas, de la Revue « Sciences et Avenir » (directeur Paul Ceuzin et/ou François de Closets...), ponctue une intéressante étude sur le sodium, « un réfrigérant incendiaire ».

réfrigérant incendiaire

« ... Si les combustibles irradiés (en surgénérateur) devaient séjourner hors circuit pour se désactiver, il faudrait compenser cette immobilisation et investir dans le cycle une exorbitante quantité de plutonium (...) Donc on retraitera à chaud. Il faudra transporter vers La Hague, par routes et voies ferrées, des cylindres de combustible liquide (...). Le sodium ne sera donc pas confiné au cœur de quelques centrales, et circulera sur les routes de France, dangereuse enveloppe d'un contenu

encore plus dangereux. Prions pour l'étanchéité des parois derrière lesquelles repose notre avenir... » (Ci-gît, etc...)

châteaux radieux

En fait, et pour revenir à une attitude « objective » face à ce problème, l'utilisation du sodium liquide comme réfrigérant dans les réacteurs rapides (Phénix, Superphénix...) et dans les « châteaux » de transports des combustibles irradiés en rapides, cette utilisation pose une série de problèmes tels que l'infrastructure même du cycle du combustible pourrait être repensée. Il est en effet vraisemblable qu'on n'osera pas balader sur des distances de plusieurs centaines de kilomètres et dans les conditions de circulation que l'on connaît en France, ces véritables tombes au plutonium que constitueraient de tels containers. Et donc qu'un retraitement sur le site pourrait être envisagé. Certains documents auxquels j'ai pu avoir accès accréditent assez fortement cette hypothèse. Malville, super-poubelle, La Hague sur Rhône, avec son million d'habitants dans un faible rayon géographique... Pierre Colas, dans l'étude précitée,

semble fermer la porte à toute autre hypothèse en ce qui concerne le choix d'autre chose que le sodium comme réfrigérant du plutonium (si l'on peut ainsi l'exprimer en raccourci) : « le sodium est seul en mesure d'éliminer la chaleur (des barreaux irradiés). Officiellement, la décision n'a pas encore été prise... Mais pour les techniciens, elle ne fait aucun doute : ils n'ont rien d'autre à proposer. »

les parois de notre avenir

La même étude précise que le seul producteur français (et le 7^e au rang mondial) de sodium métallique est... Péchiney - Ugine - Kuhlmann...

E.P.

SAINT
PECHINEY
PRIEZ
POUR NOUS
...



La semaine nucléaire

samedi 28 août : à l'issue de leur congrès national, les Libres penseurs condamnent la multiplication des centrales nucléaires.

dimanche 29 : « centrale nucléaire non, amnistie oui ! » Trente mille personnes manifestent contre l'atome à Plencia, dans le Pays Basque espagnol.

lundi 30 : la France, la Grande-Bretagne, le Canada, l'Afrique du Sud et l'Australie ont formé un cartel de l'uranium afin de se partager le marché mondial. C'est ce que révèlent des documents divulgués grâce aux Amis de la Terre australiens. Autre révélation, américaine : celle-là : Taiwan retraiterait en secret ses déchets nucléaires pour en extraire du plutonium, afin de fabriquer des bombes atomiques.

mardi 31 : EDF n'exclut pas la possibilité de couper le courant à cause de la sécheresse.

jeudi 2 : Un conseil de politique nucléaire extérieure est créé par décret du président de la république (rappelez-moi son nom...). Il aura pour but de contrôler les ventes d'installations nucléaires à l'étranger.

vendredi 3 : le succès de Framatome est tel qu'il inquiète sérieusement les Américains. Grâce au monopole qu'elle a arraché sur les fournitures de centrales à EDF, cette société a actuellement le record mondial des unités nucléaires en construction ou en commande. Après la récente commande par Téhéran de deux centrales à Framatome, les Etats-Unis envisageraient de devenir moins exigeants avec l'Iran quant aux garanties de non-détournement à des fins militaires. Ainsi, General Electric (alliée à la firme japonaise Mitsui) pourrait décrocher un coquet contrat pour huit centrales... (source : « Le Nouvel économiste »).

lundi 6 : Les Etats-Unis resteront fermes dans la bataille des exportations nucléaires. Fred Ikle, directeur de l'Agence américaine pour le contrôle des armements et pour le désarmement, le confirme dans une interview au « Point ». Si le Pakistan s'obstine à vouloir construire avec l'aide de la France une usine de retraitement (qui lui permettrait de se faire une bombe atomique), Kissinger lui coupera toute aide militaire.

remontaient ensuite vers le nord au fur et à mesure de la pousse de l'herbe, laissant derrière eux les surfaces pâturées et en attaquant de nouvelles, mais consommant toujours une herbe tendre et jeune ; au moment des fortes chaleurs, ils se trouvaient dans le nord, puis à l'automne redescendaient à nouveau vers le sud pour profiter de la même façon progressive des pousses d'arrière saison et pâturer toujours une herbe de qualité. Ceci constitue le type même du pâturage « rationnel », dicté par la sagesse de la raison (même si cette « raison », dans le cas des bisons, était du domaine de l'instinct) et permettant la consommation constante d'une herbe de haute valeur nutritive.

L'éleveur n'aura rien de mieux à faire que d'imiter ce type de pâturage, que tous les herbivores sauvages pratiquent d'une façon ou d'une autre. En agriculture de subsistance, contrairement à ce qu'on pense généralement, il est possible d'arriver à des résultats remarquables sur les plans quantité et qualité du lait en raison de l'importance de la main-d'œuvre et du petit nombre d'animaux, qui permettent de travailler de façon très fine.

Le principe théorique de base du pâturage rationnel est le suivant : faire constamment pâturer l'animal une herbe riche et en pleine croissance, mais suffisamment longue cependant (10 à 12 cm) pour être équilibrée (une herbe trop jeune peut provoquer des intoxications) et le laisser sur chaque parcelle pendant un temps suffisamment court pour que le gazon ne se fatigue pas et repousse sans aucune difficulté. La vache ne fait alors qu'ététer l'herbe, ce qui est l'idéal. Idéal réalisé à peu près parfaitement si on tient la vache en laisse et si on lui fait pâturer les abords de talus, de chemins, etc., en lui laissant le maximum de liberté. N'est-ce pas ce que faisaient autrefois certaines grand-mères, qui avaient un œil sur leurs aiguilles à tricoter et l'autre sur leur vache ? Cette façon de faire pâturer est d'une extrême simplicité, mais également d'une extrême rationalité ; on n'hésitera pas à l'utiliser chaque fois que possible en agriculture de subsistance.

La pratique habituelle du pâturage rationnel se fait en divisant la surface à pâturer en petites parcelles dont le



nombre est calculé en tenant compte :

- du temps que l'herbe met à atteindre la longueur optimale de pâturage (ce temps de repos varie selon les saisons),
- du temps de séjour des animaux.

Si nous prenons par exemple un temps de repos moyen de 36 jours avec un temps de séjour des animaux de 2 jours sur chaque parcelle, il sera nécessaire de disposer de : $\frac{36}{2} + 1 = 19$ parcelles. En divisant la surface totale de l'herbage par le nombre de parcelles nécessaires, on obtient la surface moyenne de chaque parcelle et on détermine alors expérimentalement le nombre de bovins qu'on peut nourrir. Notons bien que ce nombre pourra être élevé si on travaille bien.

Il est évident que dans la pratique il n'est pas toujours facile d'appliquer à la lettre ces beaux principes. On peut cependant essayer de s'en rapprocher le mieux possible en faisant bien attention à toujours respecter le mieux possible les temps de repos normaux de l'herbe. Pour cela, il faut avoir un nombre d'animaux raisonnable et faucher au printemps les parcelles en excès, puis les introduire peu à peu dans la rotation en cours d'été au fur et à mesure du ralentissement de la pousse de l'herbe (c'est le pâturage des regains). La technique des parcelles séparées n'a absolument rien à voir avec le pâturage rationnel classique au fil électrique, où les animaux reviennent en arrière, piétinent le sol et ne laissent nullement l'herbe se reposer. La clôture électrique n'a d'ailleurs rien à faire en agriculture biologique (surtout de subsistance).

le pâturage au piquet

La division de l'herbage en parcelles par des clôtures ou (mieux) par des haies, n'est possible que dans le cas d'une surface suffisante, chose qui n'est pas fréquemment réalisée en agriculture de subsistance. On pourra alors la remplacer par une méthode extrêmement fine et rationnelle, quoique vieille comme le monde, qui est celle du pâturage au piquet ; on respectera de la même façon les temps de repos de la prairie ; il faudra déterminer, par tâtonnements, la longueur de chaîne permettant une consommation optimale de l'herbe.

Joseph Pousset

où en est l'opposition au nucléaire aux USA ?

En Oregon, une victoire en vue pour les contestataires...

L'association Californians for Nuclear Safeguards va procéder à sa dissolution, pour renaître sous une nouvelle forme, avec un statut juridique qui lui permet de la fois d'intervenir plus efficacement au plan local et de se lancer dans une action au plan national.

Après sa « défaite » dans le référendum californien de juin dernier, ses dirigeants sont enclins à agir comme conseils auprès des organisations qui préparent actuellement divers référendums prévus pour les prochains mois (Etat de Washington, Colorado, Oregon...). Ce rapprochement des « environnementalistes » californiens avec leurs homologues de divers Etats pourrait amener à une sorte de « fédération » des associations de défense de la nature.

Les enseignements tirés de l'échec du référendum californien sont d'abord la faible participation du corps électoral. Il faut occuper le terrain plus avant, selon les propos des dirigeants de la C.N.F. lors d'une conférence de presse donnée dernièrement à San Francisco. Et notamment ouvrir le dialogue avec les « organisations du travail ».

On a par ailleurs dépensé lors de cette campagne californienne moins qu'on avait recueilli, en argent. Un « trésor de guerre » a été constitué, que la C.N.F. va évidemment transmettre à la nouvelle association. Parmi les dépenses prévues, il y a la rétribution des services des conseillers techniques, et notamment les trois ingénieurs démissionnaires de la General Electric...

On pense outre Atlantique que de toutes les actions programmées pour les mois à venir, le référendum de l'Etat d'Oregon pourrait bien être cette fois une victoire pour les anti-nucléaires...

qui va payer un nucléaire en hausse ?

allemagne kaput

Toujours à l'arrêt (fin août), le réacteur de Biblis continue d'être au centre de l'actualité en Allemagne Fédérale. La remise en route est problématique et soumise à certaines conditions : pression ramenée de 74 à 45 atmosphères, remplacement du réservoir d'alimentation en eau, inspections régulières... On pourrait cependant penser que les ennuis de la RWE (l'électricien exploitant Biblis) sont en voie de disparition, s'il n'y avait les fissures du réacteur (BWR) de Gundremmingen et les problèmes liés au stockage du combustible irradié.



La piscine de stockage de Biblis se révèle en effet insuffisante, et RWE se propose d'augmenter ses installations dans ce domaine sur le site, étant donné qu'elle ne dispose pas d'autre solution (c'est moi qui souligne, E.P.). RWE joue pourtant de malchance, car le gouvernement allemand vient de prendre position fermement à



propos du complexe de retraitement et de stockage projeté pour l'horizon 1985. Le gouvernement veut « augmenter ses pressions sur l'industrie » pour que le complexe soit prêt à temps, c'est-à-dire en 1979 pour les installations de stockage et en 1985 pour l'usine de retraitement de 7500 tonnes. Si le calendrier n'est pas respecté, il sera nécessaire d'arrêter des centrales et de freiner les nouvelles constructions. Les autorités ne souhaitent pas évidemment être contraintes à cette extrémité et elles ne veulent pas non plus financer les installations.

...Qui se souvient encore du fameux slogan : Nucléaire = énergie propre, abondante et bon marché ?

SUR LE TERRAIN

lutte antinucléaire

CHELLES. Les Amis de la Terre Seine et Marne Nord reprennent leurs activités avec la création d'un comité Malville. Ils préparent la journée nationale du 18 septembre, avec une action contre le projet de centrale à Nogent sur Seine. Contact : Georges Simon, 62, quai des Mariniers, 77500 Chelles.

CHALON SUR SAONE. Le Mouvement régional antinucléaire et les Amis de la Terre du Val de Saône organisent deux réunions d'information sur les problèmes du nucléaire. Rappelons que E.D.F. a l'intention d'implanter une centrale au bord de la Saône ; les études préliminaires ont pris fin en juillet dernier.

Une première réunion aura lieu à la mairie de Verdun sur le Doubs le vendredi 17 septembre à 20 h 45, et à la salle du foyer familial de Grissey le samedi 18 septembre à 20 h 45.

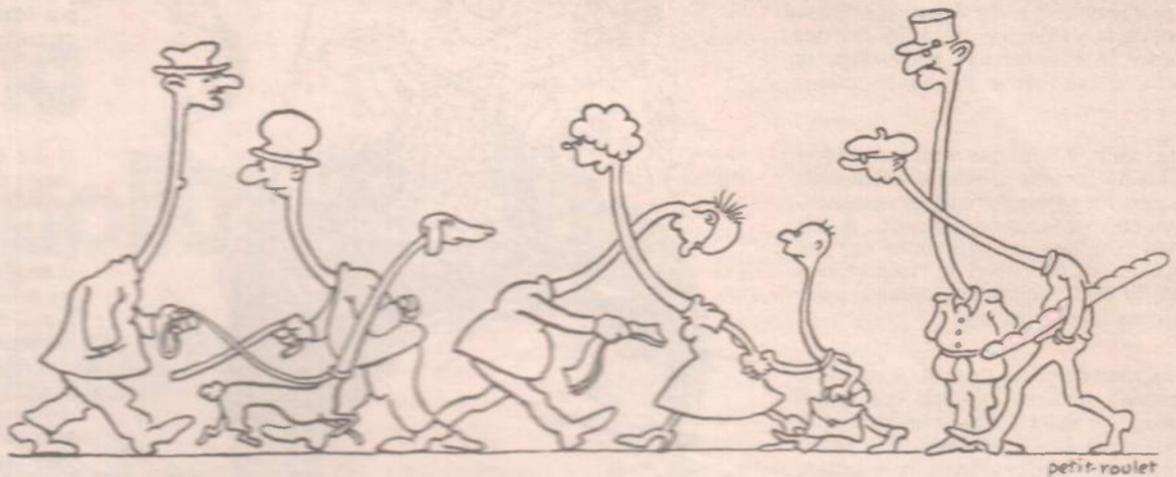
Pour tous renseignements : Daniel Deriot, Sassenay, 71700 Chalon sur Saône.

PARIS. « Le grand péril des centrales nucléaires » sera le thème d'une conférence-débat animée par Pierre Bressy, ex-agent EDF, le mardi 14 septembre à 19 h, au salon Lancry, 10, rue Lancry, Paris 10^e. Il y aura également une projection du film : « Les atomes nous veulent-ils du bien ? »

BETHUNE. La conférence de Pierre Bressy précitée aura lieu le mercredi 15 septembre à 20 h 30 à la salle communale de Béthune, rue du Pot d'Étain. Elle se promènera dans d'autres villes durant les mois de septembre et octobre. Les dates et lieux de rendez-vous vous seront donnés ici en temps utiles.

REGION PARISIENNE. Le Comité antinucléaire de Paris, en liaison avec les groupes de la région nogentaise, propose de lancer une action vigoureuse afin de sensibiliser et d'informer les habitants de la région parisienne qui ignorent pour la plupart, le projet de construction d'une centrale nucléaire à Nogent sur Seine. Une campagne d'affichage avait été envisagée avant les vacances, mais les groupes présents aux réunions ont préféré reporter le démarrage d'une action après les vacances, l'urgence étant moins grande vu le report de l'enquête. Plusieurs projets ont été envisagés, mais il ne faut pas que ce soit un groupe seul qui en prenne la responsabilité, pas plus que les seuls militants habituels. Il s'agit de remuer dix millions de Parisiens. La première réunion est prévue pour le jeudi 9 septembre à 20 h, au centre protestant, 8, villa du Parc Montsouris, Paris 13^e.

SUPER-PHOLIX. Le N° 3 du journal des comités de Malville est paru. Tous les détails de la lutte contre Super-Phoenix, comité par comité. Le N°4 de « Superpholix » paraîtra vers le 10 septembre. Il est destiné à être largement diffusé à l'occasion des journées d'action antinucléaires des 17 et 18 septembre. Il sera tiré à plus de 15 000 exemplaires. Passez vos commandes à Georges David, le Poulet, 01 680 Lhuis, CCP 21 804 69 Paris. N°3 : 2 F ; N°4 : 1 F seulement. Vous pouvez aussi vous abonner, à la même adresse (20 F pour dix numéros). Si vous pensez participer aux journées d'action des 17 et 18 septembre, faites vous connaître au secrétariat de la coordination : c/o Vincenzini, Poleyrieu, 38 520 Morestel ; ce sera très utile aux organisateurs !



JOYEUSE : UN BARRAGE POUR QUOI FAIRE ?

Une des plus magnifiques vallées ardéchoises est menacée de destruction, celle de la Beaume, affluent de l'Ardèche. Un barrage réservoir est prévu à 4 km en amont de Joyeuse, au Banc de Courpateyre. 80 mètres de hauteur, 75 millions de mètres cubes, 15 km de rivière noyée. Cet ouvrage semble faire partie d'un plan de quinze ans adopté en conseil des ministres le 12 mai 1976 sur proposition du secrétaire d'Etat auprès du ministre de la qualité de la vie...

Des quelques bribes d'informations recueillies auprès d'organismes départementaux, les buts d'une telle réalisation seraient :

1° Soutien du débit d'étiage : qualité de la vie et protection de la nature ; pratique des activités sportives et du tourisme ; satisfaction des besoins urbains, industriels ruraux et agricoles.

2° Protection contre les crues et les inondations.

3° Production d'énergie hydroélectrique.

Les buts d'une telle réalisation sont multiples, pour ne pas dire disparates, si disparates qu'ils en deviennent contradictoires : c'est le barrage à tout faire, donc à ne rien faire de sérieux !

En effet, si on regarde de plus près, on constate :

Soutien du débit d'étiage : Le lâcher prévu de 5 m³/seconde durant les mois d'été entraînerait une surélévation du niveau de l'Ardèche de quelques centimètres seulement et participerait à la dilution de la pollution sans la faire disparaître.

Qualité de la vie et protection de la nature : La retenue, se vidant durant l'été, présenterait l'aspect d'un cloaque malodorant et inesthétique. Elle entraînerait la perte d'une des plus magnifiques vallées ardéchoises, connue pour la qualité et la pureté de ses eaux et sa richesse exceptionnelle sur les plans géologique, écologique (présence de castors). Pour nettoyer de

façon problématique une faible partie de la basse vallée de l'Ardèche, on envisage de la massacrer irrémédiablement à l'amont...

Est-ce cela la contribution apportée à la qualité de la vie et à la protection de la nature ? Ne serait-il pas préférable d'attaquer la pollution à sa source en construisant des stations d'épuration, ce qui ferait retrouver leurs qualités aux eaux de l'Ardèche et de tous ses affluents ?

Pratique des activités sportives et du tourisme : En été, les gorges de l'Ardèche sont saturées de canoés et l'augmentation légère du débit n'apporterait aucune amélioration à une situation déjà catastrophique. Par contre, la destruction de la Beaume, rivière dont les eaux vives permettent une pratique sportive du canoé et du kayak, est contraire aux objectifs de la Jeunesse et des Sports et de la Fédération française de canoé-kayak.

Quant à l'amélioration de la pratique du tourisme, il est permis d'en douter ! Est-ce en détruisant 15 km de rivière intacte, fréquentée à la fois par les pêcheurs et les baigneurs, que l'on va résoudre le problème de la saturation touristique de la Basse-Ardèche ? D'autre part, augmenter de quelques mètres cubes par seconde le débit de l'Ardèche ne ferait que diluer la pollution existante, qu'accélérer la surconcentration touristique, donc aggraver encore la pollution et finalement différer le problème.

Satisfaction des besoins urbains, industriels et agricoles : Veut-on une fois de plus sacrifier la moyenne montagne aux profits d'une expansion forcée de la Vallée du Rhône (tant en ce qui concerne l'agriculture que l'industrie) ? Au point de vue agricole, compte tenu des résultats décevants des réseaux d'irrigation réalisés récemment en Ardèche (Chomérac, Chassezac, où 25 % de la capacité d'irrigation est souscrite) ou ailleurs (Compagnie Nationale d'aménagement du Bas-Rhône Languedoc : 30 % souscrits), veut-on renouveler l'expé-

rience dans les régions proches de la Beaume ?

Par contre, il est certain qu'une telle réalisation entraînerait :

- la submersion d'une vingtaine d'habitations et des meilleures terres agricoles dont l'administration veut méconnaître la valeur.

- la menace de glissement pour un hameau construit sur un terrain instable.

- l'arrêt de mort de toute une population d'artisans et de commerçants bénéficiaires de l'apport important d'un tourisme équilibré.

Protection contre les crues et les inondations : Le barrage ne pourrait être éventuellement efficace que pour les petites crues, lesquelles sont sans conséquences. Par contre, pour les crues exceptionnelles, comme celles de 1958, il n'aurait servi à rien, car le volume écoulé dans ce cas est supérieur aux possibilités de la retenue. Celle-ci aurait été remplie en moins de 24 heures et encore eût-il fallu qu'elle soit complètement vide à l'époque. L'inutilité des barrages pour les crues importantes a été reconnue par tous.

Production d'énergie hydroélectrique : La production prévue serait dérisoire : 10 millions de kilowatt-heures par an, soit ce que produit une centrale thermique moderne en 2 à 3 heures. A signaler qu'au barrage de Vinca (P.O.), E.D.F. a renoncé à installer une usine du fait de sa non-rentabilité. Une eau froide (moins de 10 °C) serait restituée à l'aval du barrage, interdisant toute baignade jusqu'au confluent avec l'Ardèche, modifiant la faune et la flore et portant un coup mortel au tourisme (cantons de Joyeuse, Valgorge et Largentière), donc à l'économie.

Association de défense et de développement des vallées de la Beaume et de la Drobie. Siège social : mairie de Beaumont, 07 260 Joyeuse. Pour toute correspondance, s'adresser à M. Audibert, Beaumont, 07 260 Joyeuse.

JAMAIS PLUS HIROSHIMA. Le Docteur Clément Vialletel aborde dans une petite plaquette les aspects historique, scientifique et médicaux du drame d'Hiroshima. La préface est signée de Jean Rostand. Vous pouvez vous procurer ce fascicule auprès du Docteur Vialletel, 21, rue des Isserts, 47200 Marmande, en joignant 3 F. CCP Vialletel Bordeaux 45 5051 P.

PIGNERO serait heureux de recevoir les textes des interviews de **Lucien Barnier** à la télévision pour en dénoncer les mensonges, au moins par omission. Jean Pignero, A.P.R.I., 12, rue des Noyers, Crisenoy, 77390 Verneuil l'Etang.

tutti frutti

« **QUE CHOISIR ?** » Le mensuel de défense des consommateurs publie son numéro de rentrée (septembre 76, 5 F, dans les kiosques). Au programme : un « petit guide des fournitures scolaires », pour éliminer les objets inutiles et acheter au meilleur prix ; le point sur les allergies ; une interview de Christiane Scrivener, secrétaire d'Etat à la consommation ; un test sur les ceintures de sécurité, qui conclut : « ce n'est pas la ceinture, c'est la voiture qui tue ».

Abonnement 11 numéros : 51 F. U.F.C. « Que Choisir ? », 7, rue Léonce-Reynaud, 75781 Cedex 16.

MALVILLE. « Mardi 31 août, nous avons profité du retour des aoûtiers pour faire de l'information sur la RN 75. L'information a été axée en particulier sur l'accident survenu la veille dans un centre nucléaire américain, et qui a pas mal été minimisé par la presse. Nous avons installé un stand sur une place du village d'Arandon dans l'Isère et nous avons stoppé les voitures pour distribuer un tract et pour proposer de signer la pétition demandant un moratoire sur la construction du surgénérateur, en attendant une consultation populaire. »

ORDURES. Les Amis de la Terre Périgord recherchent des renseignements concernant le traitement écologique des ordures : fabrication de compost et éventuellement de gaz à partir des matières organiques (peut-être même des déchets agricoles), récupération des métaux (ferreux ou non), du plastique, du verre, peut-être des chiffons, du papier et des cartons.

Y a-t-il des exemples ? Où (adresse si possible) ? Comment cela se passe-t-il ? Quels sont les débouchés ?

Amis de la Terre Périgord, 13, place de Gaulle, 24600 Ribérac.

TELEVISION. « A la bonne heure », émission de Jean-Pierre Guérin, diffusée chaque jour sur TF1 à 18 h 05, propose cette semaine plusieurs sujets intéressants. Le lundi 13 septembre, un reportage de Marie-Thérèse Le Ménestrel : « Le consommateur à l'école », avec Christiane Scrivener, secrétaire d'Etat à la consommation, et Alain Gausse du Laboratoire coopératif. Un film de huit minutes présente une classe de CM2 où les enfants sont habitués à réfléchir sur les problèmes de consommation. Le mardi 14 septembre : « L'alimentation des enfants », avec la participation du professeur Lestradet, et d'Isabelle. Le mercredi 15 septembre : « L'argent de poche ». Quels sont les rapports de nos enfants avec l'argent ? Avec des extraits du film de Truffaut : « L'argent de poche ». Le jeudi 16 septembre, sera présenté un reportage de Catherine Mamet sur les additifs dans l'alimentation. De nombreuses questions seront posées à François Custot, du Laboratoire coopératif, invité du jour.

MARCHÉ SANS MARCHAND. Les samedi 18, dimanche 19 et lundi 20 septembre aura lieu au centre des expositions de la mairie de Montreuil une grande exposition-vente des créations de très nombreux artistes et artisans. N'importe quel créateur ou créatrice pourra vendre ses petites productions. L'entrée sera gratuite, et de 10 à 20 heures. Le comité organisateur est lui-même composé d'artistes et d'artisans qui luttent ensemble pour protéger la liberté de création, et tentent la mise en place d'un circuit parallèle.

Le Marché sans marchand, 19, rue du Commerce, 75015 Paris. Tél. : 783-83-46.

EN AUVERGNE, près de Clermont-Ferrand, un objecteur de conscience cherche une maison à la campagne et des mecs et nanas désirant y habiter ; motivés par écologie, agriculture bio, vie communautaire, Occitanie, animation culturelle et enfin par la rédaction d'un journal régional de contre-information dans le style du « Mouton enragé ».

Richard Bernard, 2, place d'Espagne, 63000 Clermont-Ferrand. Tél. : 92-59-54.



PACIFISME ET CINEMA. L'équipe de « Pacifisme et cinéma » élabore son planning pour la saison 76-77. Si vous désirez organiser une séance avec le film « Tu ne tueras point » de Claude Autant-Lara, écrivez dès que possible à « Pacifisme et cinéma », 136, rue de Lattre de Tassigny, 80 000 Amiens. Tél. : (22) 92 38 53.

LOGEMENT. Je cherche une petite baraque avec un jardin dans un rayon de 100 km autour de Paris, avec un loyer modique. Ecrire à Isabelle Renaud, 118, avenue du Maine, 75014 Paris. Tél. : 783-83-00.

MUSIQUE. Pour résorber le déficit du festival de musique traditionnelle de Mamirole qui a eu lieu les 5, 6 et 7 juin dernier, les organisateurs lancent une souscription pour sortir un double album 33 tours. Cet album serait composé de trois faces de concert et une de bal joué par les divers musiciens du festival. La souscription pour ce double album est de 50 F, frais d'expédition compris ; elle sera close le 30 novembre, les disques étant livrables pour les fêtes de Noël. Si le plafond des 1 000 albums ne pouvait être atteint à cette date, vous seriez remboursés dans les meilleurs délais. Ecrire à J.-P. Grandmottet, 6, rue des Vieilles-Perrières, 25 000 Besançon.

AFRIQUE DU SUD : DES ORANGES ET DU SANG

Plus de trois cents morts, près de mille blessés, sept cents personnes en prison : depuis la mi-juin, le sang noir n'a pas cessé de couler en Afrique du Sud. Le gouvernement français vend des armes et deux centrales nucléaires au régime raciste de Pretoria (1). Il est donc directement complice de l'apartheid et des atrocités. Winnie Mandela, membre de l'exécutif de l'association des parents noirs (B.P.A.), détenue depuis le 13 août au titre de la loi sur la « sécurité intérieure », dresse cet acte d'accusation :

« Nous, les Noirs, sommes engagés dans une lutte à mort avec un régime qui nous dénie notre humanité. Beaucoup d'entre nous sont tombés, beaucoup tomberont encore, mais rien ne nous fera accepter désormais une vie qui est pire que la mort. Ce qui nous oppose les uns aux autres n'est rien auprès de la volonté qui nous unit d'en finir avec des siècles d'oppression.

« Dans ce combat, la France est contre nous. La France de la Révolution et des Droits de l'Homme arme nos geôliers. Des enfants sont morts tués par des armes françaises. Le président Giscard d'Estaing et son gouvernement doivent savoir que nous ne l'oublierons jamais. Chacun d'entre nous se souviendra qu'au moment où, ici, les policiers ouvraient le feu sur des Africains de tous âges, la France vendait une centrale nucléaire au capitalisme qui nous emprisonne.

« Le peuple français doit savoir ce qui se passe ici, et dans quel camp l'ont rangé ses dirigeants. En y demeurant, en ne faisant rien pour contraindre son gouvernement à changer de politique, le peuple français apparaît comme l'ennemi de l'Afrique. Nous ne croyons pas qu'il le soit, qu'il puisse l'être ; mais jusqu'ici, il n'a pas répondu à notre confiance.

« Le peuple français a prouvé son attachement pour la liberté au cours de son histoire, jusqu'à la révolte des étudiants et des jeunes travailleurs, en mai 1968, qui est un exemple pour beaucoup de jeunes Africains. Nous nous battons aujourd'hui pour notre liberté ; le peuple français ne peut être ailleurs qu'à nos côtés. Il doit savoir que c'est aussi contre son gouvernement que lutte le peuple d'Afrique du Sud ».

Le week-end dernier, le premier ministre sud-africain John Vorster a rencontré à Zurich le secrétaire d'Etat américain Henry Kissinger, qui venait de lâcher une « petite phrase » : « L'apartheid est incompatible avec tout concept de la dignité noire ». Trois mille personnes opposées à l'apartheid ont manifesté sans incidents dans les rues de la cité helvétique.

Aura lieu ? Aura pas lieu ? Le mystère plane autour du congrès des agents de voyage sud-africains, qui devait avoir lieu à Deauville du 6 au 10 septembre. En raison des manifestations annoncées par le Collectif anti-Outspan et d'autres organisations, ce congrès avait été officiellement annulé. Mais il est maintenant question qu'il ait lieu en douce ailleurs. Le Collectif anti-Outspan donne les précisions suivantes :

« Alors qu'au Secrétariat d'Etat au Tourisme l'on fait savoir que le congrès du tourisme sud-africain (A.S.A.T.A.) ne se tiendra pas en France, une soixantaine de délégués sud-africains devaient pourtant arriver à Paris le dimanche 5 septembre, pour y tenir leur congrès, semble-t-il (à moins que celui-ci se tienne en une autre ville de France, Cannes ou Nice par exemple, ville dont M. Médecin est le maire). (2)

Quel double jeu joue donc le nouveau gouvernement français ? Serait-ce là l'une des premières manifestations de sa politique étrangère que d'accepter que se tienne sur son territoire un congrès scandaleux dont le peuple français a fait savoir, avec succès qu'il exigeait l'annulation ? Faut-il qu'il se sente en mauvaise posture internationale pour faire de la tenue de ce congrès une affaire semi-clandestine et honteuse ?

Nous demandons au gouvernement de faire savoir clairement si oui ou non il s'apprête à abriter sur son territoire les ambassadeurs touristiques d'un pays qui, en deux mois de répression, a déjà massacré, blessé, emprisonné plusieurs milliers d'Africains en lutte pour leur liberté. »

(1) A lire sur ce sujet les deux dossiers très documentés que la revue « Apartheid : non ! » (publiée par la Campagne anti-Outspan) a consacré aux investissements français en Afrique du Sud (n° 5, 3 F) et à la vente des centrales atomiques (n° 6, 4 F).

Abonnement un an (douze numéros) : 25 F. Soutien 45 F et au-delà. Campagne anti-Outspan 46, rue de Vaugirard, 75006 Paris.

(2) Jacques Médecin dément.

STAGE CONTESTE. Un groupe de quinze stagiaires ayant participé à une session d'Alternative et technologie sur l'énergie éolienne à Fier Champ de Mains, n'est pas content. Il explique pourquoi. Si Alternative et technologie veut répondre, nos colonnes lui sont ouvertes.

Il nous a été proposé, dès le départ, d'auto-gérer notre stage et de prendre toute initiative (pédagogique et autres) que nous désirions. Or, nous nous sommes trouvés devant les faits suivants.

Spécialisation des tâches : hommes au chantier, femmes à la vaisselle ; spécialistes avec le crayon, stagiaires avec le marteau ; animateurs responsables détenteurs du budget, stagiaires sans droit de regard ; décisions autoritaires préétablies des techniciens, stagiaires exécutants.

Le projet, construction d'un pylône de 12 m dans un clocher en ruines, auquel nous avons été attelés autoritairement, semble tourné surtout vers un objectif de commer-

cialisation non explicité : investissement et main-d'œuvre gratuits au profit du Centre Synthèses ; exploitation publicitaire au profit d'une société commerciale de distribution de « technologies douces » (société coopérative : alternative solaire).

Conditions pratiques : hygiène, assurances, sécurité.

Pour 50 à 60 personnes : point d'eau unique à faible débit ; dortoirs sous toits en ruines ; équipements de cuisine insuffisants ; une seule salle à manger de 25 m² environ ; travaux sans mesures de sécurité (assurances individuelles non signées) ; le tout pour 550 F + 60 F d'adhésion obligatoire à Alternative et Technologie par personne pour 15 jours.

Sous couvert d'autogestion spontanée : gaspillage alimentaire, laissez-aller dans l'outillage, dépenses de matériaux incontrôlées. D'où rapports désastreux avec la population locale (les fermiers voisins s'entourent de barbelés).

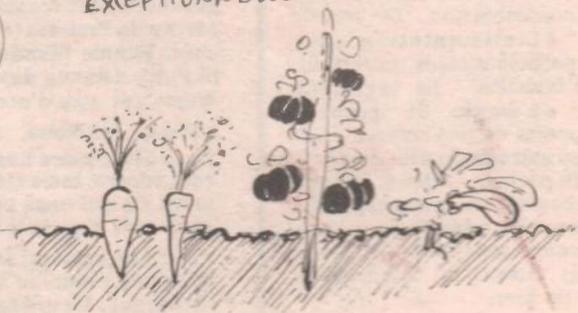
« La Gueule Ouverte »
 fondateur : Pierre Fournier
 directrice de la publication : Isabelle Cabut
 responsable de la rédaction : Arthur
 secrétaire de rédaction : Laurent Samuel
 maquette : Rose Dentin
 assistant à la maquette : Petit-Roulet
 administration : « les éditions PATATRAS »
 société de presse au capital de 2 100 F
 117, avenue de Choisy, 75013 Paris
 (tél. :)
 dépôt légal : 3^e trimestre 1978
 imprimerie : « Les Marchés de France »
 44, rue de l'Ermitage, 75020 Paris
 composition et photogravure : Graphiti
 5, rue des Petits-Hôtels, 75010 Paris
 distribution N.M.P.P.
 abonnements : un an : 180 F ;
 6 mois : 95 F ; 3 mois : 50 F
 par chèque bancaire
 chèque postal ou mandat
 adressé aux éditions Patatras,
 117, avenue de Choisy
 75013 Paris

ÉNERGIE SOLAIRE

DEUX CONSTATATIONS APRÈS CET ÉTÉ:
IL A FAIT TRÈS CHAUD



SUFFISAIT D'UN PEU D'EAU
POUR OBTENIR UNE RÉCOLTE
EXCEPTIONNELLE

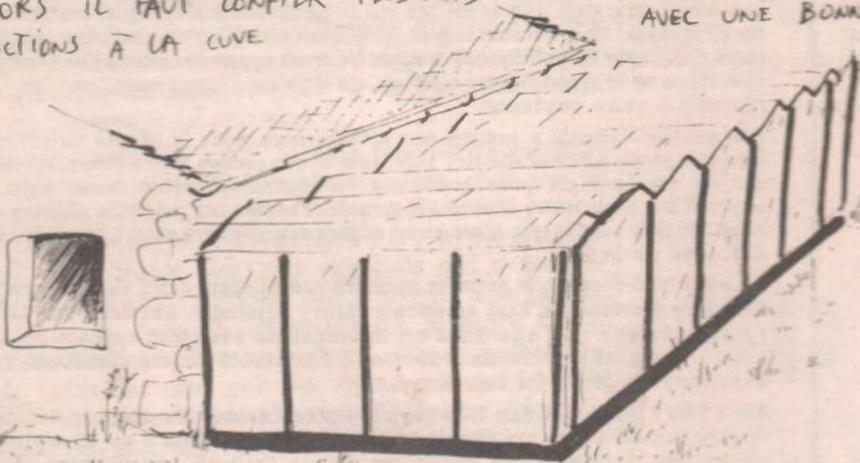


STOCKER L'EAU POUR DES MILLIERS
D'HECTARES CÔTE CHER, EN REVANCHE,
POUR LE JARDINET D'UNE FAMILLE, AVEC
5m³ ON SE TIRE D'UNE SÈCHÈRESSE

BEN, MERDE,
ALORS, UNE
CUVE DE
5000 LITRES
ÇA CÔTE CHER!

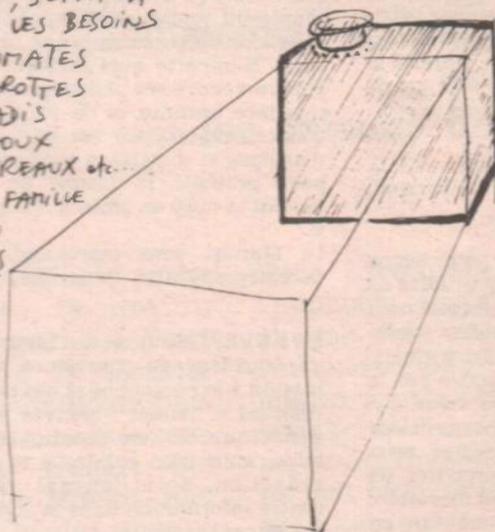


ALORS IL FAUT CONFIER PLUSIEURS
FONCTIONS À LA CUVE

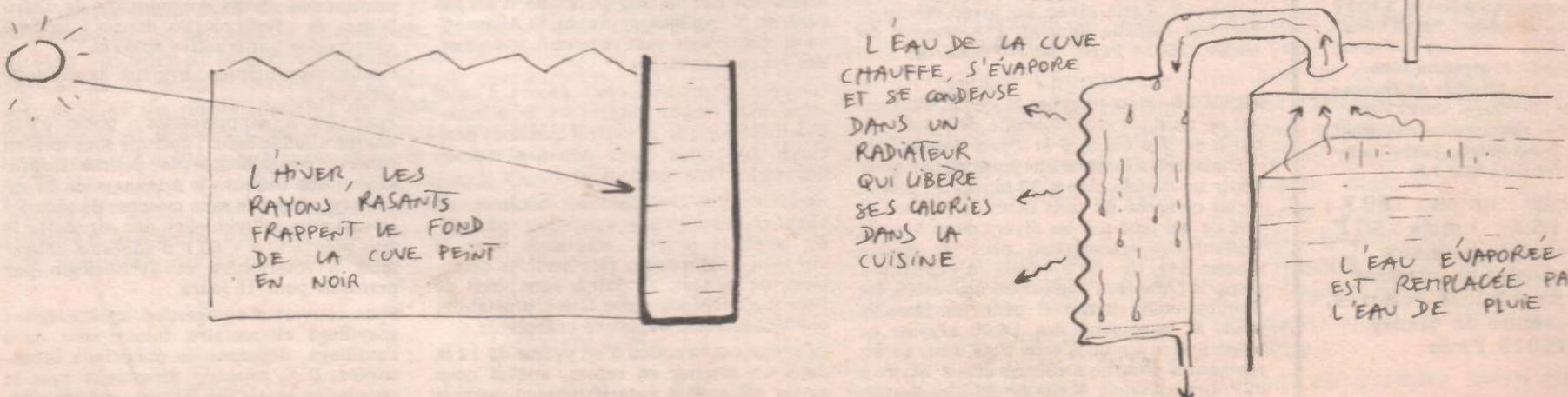
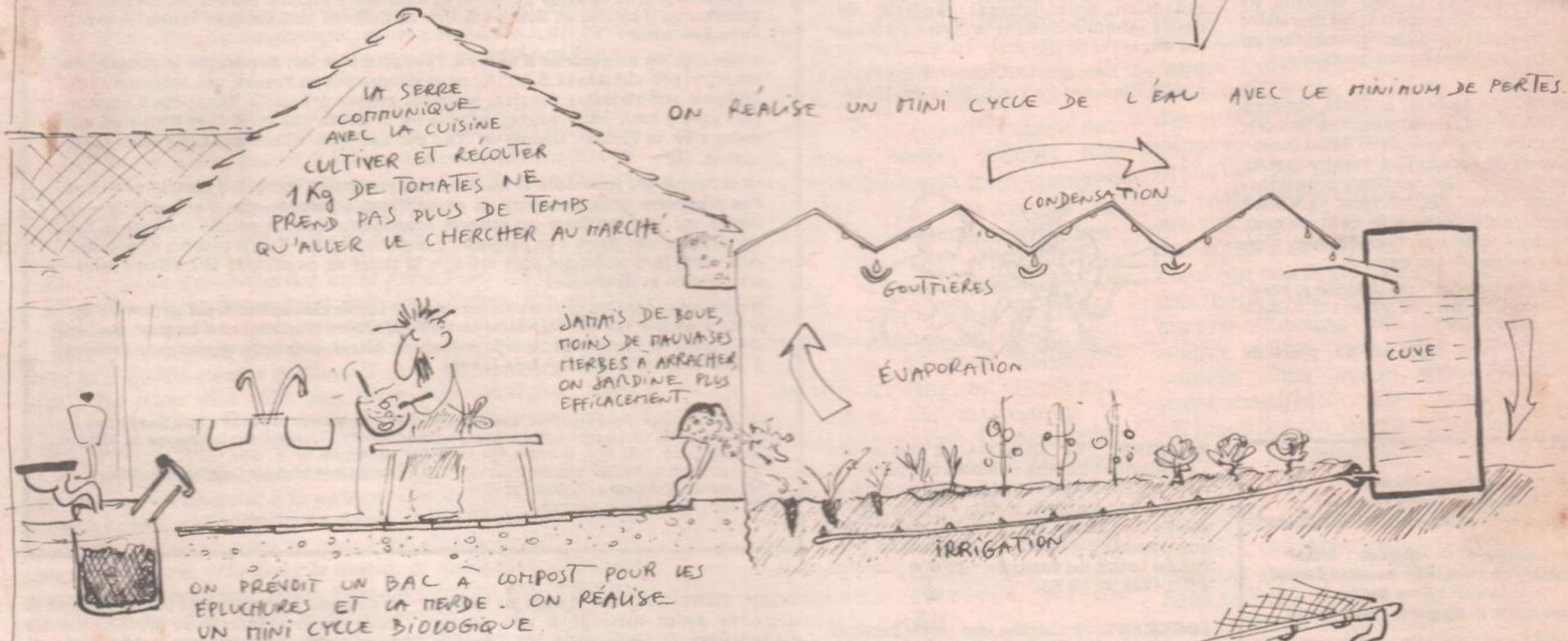


UN JARDIN, SOUS SERRE, BIEN ARROSÉ
AVEC UNE BONNE TERRE, SUFFIT À
ASSURER LES BESOINS

EN TOMATES
CAROTTES
RADIS
CHOUX
PÂREAUX etc...
D'UNE FAMILLE
DE CINQ
PERSONNES



ON PLACE LA
CUVE SUR LA
FACE NORD DE
LA SERRE.
LA MASSE
THERMIQUE
DE L'EAU
PROTÈGERA
DU GEL, L'HIVER.
L'ÉTÉ, DE RÉSERVE
D'EAU TOUT COURT



REISEK